35¢

CITÉ LIBRE

XIIIe année, No 48 JUIN-JUILLET 1962 NOUVELLE SÉRIE

NUMÉRO SPÉCIAL CONSACRÉ À LA

psychiatrie

SOMMAIRE

SOMMAIRE

XIIIe année, No 48
Juin-Juillet 1962

Revue mensuelle

Comité de rédaction

Co-directeurs :
Gérard Pelletier
Pierre-Elliott Trudeau

Secrétaire de la rédaction :
Jacques Hébert

•

Editeur et propriétaire
Le Syndicat coopératif d'édition Cité libre

Imprimé à Montréal par
Pierre Des Marais

Autorisé comme envoi postal de deuxième classe
Ministère des Postes
Ottawa

Rédaction et administration
3411, rue Saint-Denis
Montréal 18 — VI. 9-2228

Service des abonnements :
Cité Libre
C.P. 10 — Montréal 34
LA. 6-3361

Abonnement annuel : $3.50
Abonnement de soutien : $10

Vente au numéro :
Distribution Laval
590, boulevard Pie IX
Montréal — Tél. 525-3424

CITÉ LIBRE

NOUVELLE SÉRIE



PRÉSENTATION

LES textes de ce présent numéro ne sont pas indifférents au remous d'idées suscité autour de la psychiatrie canadienne-française depuis quelques mois, et remettant en question certains de ses ukases. Ils ont été écrits par des médecins de l'Institut Albert-Prévost peu de temps avant la parution du volumineux rapport de la Commission d'étude sur les Hôpitaux psychiatriques. Il n'est pas inutile de mentionner ce détail afin de faire mieux comprendre l'état d'esprit mêlé d'attente et d'espérance qui a présidé à leur rédaction. De plus, ils ont été pensés au moment où l'enseignement de la psychiatrie ayant été supprimé arbitrairement et "stupidement" suivant l'expression même des commissaires, par les autorités administratives de l'Institut, patrons et résidants ont senti le besoin de s'interroger et de se définir vis-à-vis celui qui en définitive ferait les frais de l'affaire : le malade mental.

Déjà le Docteur Camille Laurin, dans la postface du volume-choc de Jean-Charles Pagé, avait donné le ton sur lequel la jeune psychiatrie entendait situer le débat. Les rédacteurs des articles qui suivent, les uns psychiatres attitrés, les autres résidants en formation, sont tous intimement persuadés qu'il n'y a pas lieu de perpétuer un système inspiré davantage par la supposée incurabilité des maladies mentales, que par la volonté de les soigner et de les guérir.

On aurait donc mauvaise grâce de chercher une suite logique à des articles qui sont plutôt des témoignages, chacun à leur manière, se recoupant parfois, comprenant également celui d'un ancien patient, que des propos vraiment scientifiques qui ne seraient pas à leur place de toute façon dans "Cité Libre". Leur unité est plus fondamentale et se situe au niveau de la seule grande question à ne pas escamoter: Qui est le malade mental, comment peut-on l'aider ?

Chercher à y répondre, c'est chercher à réhabiliter le malade mental à ses propres yeux, et aux yeux des autres, y compris des psychiatres d'un autre âge. Evidemment, la réforme des esprits implique une réforme parallèle des structures, et conséquemment un énorme bouleversement là où l'incurie semblait installée à demeure. Il est hors des prétentions de ce présent numéro d'amorcer l'un ou l'autre, mais les médecins qui ont fourni quelques heures de leur temps à sa préparation, ont voulu à nouveau attirer l'attention, en fournissant quelques explications, sur un problème désormais devenu autant l'affaire de tout le monde que la leur.

P.L.

LA PSYCHIATRIE DANS LA CITÉ

Gilles LORTIE, M.D.

UNE dame charmante et que j'estime bien me dit un jour : "... Je trouve ça bien beau, ce que vous faites et j'admire les psychiatres, mais savez-vous ?... moi, je ne crois pas à ça..." Nous allons voir bientôt pourquoi il eût été inutile de lui demander : "Mais à quoi précisément ne croyez-vous pas ?" Comment expliquer l'absence de logique chez cette femme pourtant intelligente ? Comment expliquer le peu d'intérêt manifesté généralement par la population pour les problèmes immédiats de la santé mentale, non pas ceux des romans-savons, mais les vrais, ceux de notre Province ? Comment expliquer, de plus, l'animosité exprimée plus ou moins ouvertement par certaines personnes lorsque l'on veut améliorer le sort fait aux malades mentaux et ouvrir un peu les portes si bien verrouillées depuis si longtemps ? Que dire enfin de la réaction de certains médecins et administrateurs d'hôpitaux mentaux devant une tentative de changement et d'amélioration ?

Chacune de ces questions procède du même phénomène, du même mécanisme de défense en quelque sorte, et l'analyse de ce phénomène répond à toutes les questions à la fois.

L'analyse et la compréhension de ce phénomène difficile cependant par la présence d'un blocage émotionnel inhérent à chacun de nous et qui surgit à la seule mention du problème de la maladie mentale.

Mais essayons tout de même de comprendre la nature de ce blocage, faute d'en saisir les motifs, sinon je crains qu'une bonne partie du message contenu dans les pages du présent numéro de *Cité Libre* ne serait pas compris.

L'histoire nous montre que depuis longtemps l'opinion publique n'a jamais très clairement établi la différence entre le criminel et le malade mental. La façon dont on traitait ces deux groupes d'individus en est une première preuve. Ce traitement lui-même n'est que l'aboutissement normal de la conception que l'on se faisait du criminel et du malade qui, croyait-on, pouvaient tous deux se contrôler par leur "volonté" et par les principes qu'on leur avait appris pour se bien conduire dans la vie. Très logiquement, puisqu'il en était ainsi, ces aberrations dans la conduite pouvaient être redressées par des processus sociaux comme la honte, la culpabilité, l'isolement et l'éloignement.

Avec Pinel au 18ème siècle, l'aliéné est de plus en plus considéré comme un malade et donc comme une personne non responsable, de qui l'on doit s'occuper avec compréhension et amour, un peu comme l'on fait pour les enfants. C'était déjà un peu mieux de concevoir le malade mental comme un enfant et non plus comme un criminel mais cela n'a pas beaucoup amélioré l'attitude de la population envers ce même malade. La raison en est simple. L'enfant est un être qui ne se contrôle pas, on l'a même décrit comme étant un "psychosé miniature avec un bon pronostic". On accepte de sa part certaines attitudes et certains comportements tout à fait inacceptables chez l'adulte. A mesure qu'il grandit, il perd le droit de se rouler par terre, de se salir en mangeant et en jouant, de crier fort, de sauter ou courir pour le simple plaisir de le faire. On l'empêche doucement de s'asseoir sur les genoux des invités, de les interrompre et de manger trois portions de gâteau. Peu à peu, il en vient même à s'asseoir de moins en moins sur les genoux de ses parents et au bout d'une période qui varie de 15 à 20 ans, il est finalement "bien élevé" et prêt à être montré en public, la jeune fille "fait ses débuts".

Tous et chacun d'entre nous avons passé à travers ce laminoir, tous nous avons subi ce dressage destiné à réprimer et refouler nos instincts, tous nos instincts. Nous avons réussi à les contrôler et à diriger l'énergie dont ils sont investis vers des activités acceptables pour la société qui les a édifiés et qui les contrôle.

Tout cela a été fait au prix d'efforts immenses, de peine, de douleur difficilement descriptibles, en suscitant une confusion, des conflits et des révoltes énormes. Le prix général en a été tellement grand qu'on préfère le refouler et en réprimer aussi le souvenir à tout jamais.

C'est ici précisément que se place la pierre d'achoppement, le blocage émotionnel. Tous les instincts et tous les conflits qu'ils ont engendrés ont été si bien refoulés que l'on préfère ne pas les faire remonter à la surface. Souvent, la seule mention de leur existence suffit à faire disparaître l'intérêt que l'on pourrait avoir pour le problème de la maladie mentale.

Quand le psychiatre parle de comportement sexuel, il soulève immédiatement toutes sortes d'émotions et d'objections chez ses auditeurs. Il en va de même s'il parle d'hostilité, de honte ou de culpabilité. En fait, chacun des éléments de la personnalité dont doit parler le psychiatre fait partie d'un système de valeurs qui, maintenant plus qu'à n'importe quelle autre époque, est constamment en voie de transformation et d'ajustement.

Ce système de valeurs a été édifié par le refoulement des conflits et le refoulement est toujours le fruit d'un compromis. Qui d'entre nous accepterait que ce compromis qui fonctionne si bien soit détruit ? C'est un peu comme si nous disions : "J'ai trouvé une solution à tous ces problèmes : elle me plaît et je ne veux pas avoir à les envisager de nouveau". Ou encore : "Moi, j'arrive à me contrôler, le patient ne se contrôle pas et il me rappelle que je pourrais être comme lui si je ne faisais pas l'effort nécessaire pour me contrôler".

Le lecteur non initié à ces problèmes devrait, à ce point de l'exposé, faire, ou avoir fait, ce dernier raisonnement et se dire : "Tout cela est bien compliqué. Pourquoi les psychiatres ne nous laissent-ils pas tranquilles avec toutes leurs histoires ?" Je me suis même probablement attiré une bonne dose d'hostilité. En soi, ce serait là une preuve que la théorie est exacte.

Nous savons tout de même, à partir de cette théorie, que la maladie mentale n'est pas et ne sera jamais un sujet susceptible de soulever l'enthousiasme ni l'intérêt du public en général. S'il le fait, ce sera de façon superficielle et temporaire. Pourtant nous savons aussi qu'aucun changement dans un domaine aussi vaste et aussi coûteux ne peut se faire sans l'appui du public qui à la fin devra payer et aider à la réhabilitation du malade mental. A ce problème apparemment insoluble, il existe une réponse.

De nombreuses expériences ont montré que la réforme des hôpitaux mentaux est extrêmement pénible et soumise à de violentes réactions émanant tant du public qui ne veut pas que l'on dérange sa tranquillité, que d'une partie du personnel des hôpitaux psychiatriques qui se met à avoir peur parce qu'on ne lui a jamais demandé autre chose que de garder ces malades. Les réformes cependant sont facilitées quand les hôpitaux cessent d'être fermés et éloignés de la population, quand celle-ci peut y pénétrer, que ce soit physiquement par des associations bénévoles ou par l'intermédiaire de la presse qui informe le public.

Là encore, il y a un obstacle. Le journaliste fait partie de cette population, il est aux prises avec les problèmes exposées ici et aura naturellement tendance à oublier le plus tôt possible la question, à la traiter superficiellement, sauf dans le cas où il aurait constamment à y faire face. Un excellent moyen d'y arriver est d'amorcer une réforme des hôpitaux. Le cri venant du public d'une part, et la ténacité des personnes responsables de la réforme d'autre part ne lui laisseront bientôt que très peu de répit.

Il ne reste donc que le psychiatre qui soit capable d'informer le public, mais il est en général un mauvais agent publicitaire, autant à cause de sa formation que de sa réputation auprès de ce public. Il doit donc faire appel à l'expert de l'information, au journaliste, au commentateur qui lui servira d'intermédiaire. Cette collaboration deviendra d'une absolue nécessité au cours des prochains mois et des prochaines années dans notre province. Le travail qui nous attend dépasse l'imagination. Le psychiatre, le journaliste et le public sont solidaires dans cette entreprise, dont les dimensions viennent de nous être données par le Rapport de la Commission d'étude des hôpitaux psychiatriques.

★

DU RESPECT DÛ À LA PAROLE

Roger LEMIEUX, M.D.

Il ne savait pas qu'il était mort lorsqu'il parlait sans être entendu.
Kafka.

DEVANT un portrait terrifiant[1] de ce qui nous attend si nous devenons jamais malades mentalement, le meilleur moyen de se défendre, le plus "parfait", celui qui nous redonne une bonne conscience, c'est encore la dénégation. On réduit un témoignage ou on tende le faire en disant : "C'est un fou qui a écrit *ça*". C'est simple, c'est facile, c'est expéditif.

Et pourtant une ancienne malade mentale, lucide aujourd'hui, confortablement assise dans mon bureau, me dit tout calmement ce soir : "Docteur, ce qui frappe le plus dans son livre, c'est l'absence d'exagération; ça ne dit pas le plus terrible et c'est écrit sans rancune."

Je ne veux pas maintenant appuyer de mon témoignage celui de Jean-Charles Pagé ou celui de ma patiente. Je veux simplement livrer un train de réflexions qu'une autre de mes malades a soulevé en moi : "Au fond, là-bas, c'est ça le plus terrible : savoir qu'on ne vous croit pas quand vous parlez, savoir que ça ne sert à rien de parler." Oui, c'est vrai, on soupçonne la parole de cacher autre chose. Perpétuels prisonniers d'une image idéale de nous-mêmes, nous sommes tous des menteurs qui voilent une vérité qui n'est pas bonne à dire ou à entendre. "Pagé a dû faire de l'argent avec son livre"... Un journaliste qui m'avait interrogé dans cette affaire me quitte en souriant et en me souhaitant bonne chance lorsque je serais "en place". Il me croit intéressé, il détruit pour lui-même la valeur de ce que j'ai pu dire.

J'ai mesuré l'immense effort qu'il faut faire pour sortir de la "fosse aux serpents". Il ne s'agit pas seulement de redevenir normal — cela encore semblerait de nos jours assez facile — mais de faire croire aux autres qu'on est normal. Le prisonnier de St-Vincent-de-Paul a un sort fixé : sa sentence mesure le temps qui le sépare de la sortie; l'ancien fou ne sait pas, lui, quand on croira ce qu'il dit. La prison ne s'ouvre pas au bout d'une sentence, elle ne s'ouvre que si le vis-à-vis croit qu'il est normal. Mur épouvantable à franchir. Mur abyssal s'il ne nous croit pas et qu'il tourne le dos en rêvassant que le malade est peut-être guéri, qu'il faudra voir ça la prochaine fois... Et le malade, qui a vu

(1) Jean-Charles Pagé, *Les fous crient au secours.* Ed. du Jour, 1961.

dans l'oeil du vis-à-vis une lueur d'intérêt, de croyance, de foi dans son amélioration, le malade, lui, endurera-t-il que la trappe se referme sur lui pour huit jours "seulement" . . . à condition que le médecin n'ait pas oublié un de ses huit cents malades, qu'il n'ait pas été assigné ailleurs, que le malade ne soit pas transféré à une autre salle, qu'une vacance, un congé, une maladie, un départ ne remette pas la libération aux calendes grecques.

"Une fois mieux, me disait ma patiente, le médecin a prescrit mon transfert dans une salle de convalescents, il m'a supprimé mes médicaments et m'a dit qu'il me verrait le lendemain. Or ce transfert s'est avéré impossible pour huit jours. Sans médicaments, j'avais peur que l'agitation me reprenne. Comment agir ? Demander des médicaments pour qu'on me croie encore malade et qu'on fasse annuler le transfert ? Allons ! pas de panique ! Comment doit-on faire lorsqu'on n'est pas agité ? Je me tenais à quatre pour sourire, pour ne pas marcher en milliers de pas inutiles comme je l'avais déjà fait . . . Mais à me tenir *coîte* dans un coin, est-ce que je ne donnais pas l'image de la patiente qui redevient taciturne et renfermée ? Si je ne marche pas un peu, si je ne manifeste pas un peu d'impatience, est-ce que je ne risque pas de paraître indifférente à ma promotion ? . . . Attendre, se contrôler, attendre encore un peu, seulement un peu plus, patience, le transfert va s'accomplir . . ." Quelle patience, quel amour de soi ne réclame-t-on pas d'eux avant de leur ouvrir la porte ?

Je vous l'accorde. Lorsqu'il est arrivé à l'hôpital mental, ce malade était délirant. Il disait des choses pour vous (et pour moi) incompréhensibles. Vous êtes en droit de dire : "On ne peut croire ce qu'il dit." Pouvez-vous cependant déclarer : "Il n'y a rien à comprendre dans ce qu'il dit" ? Et voilà : je ne vous demande pas de croire absolument tout, mais d'être capable d'attacher de l'importance à toute parole. C'est justement ce que je reproche le plus non seulement à l'hôpital, mais à tout individu qui approche le malade. Il ne s'agit pas d'abord de savoir si telle chose est vraie pour vous, mais si elle l'est pour lui. Et ceci, vous l'avouerez, ne serait pas un conseil inutile, en dehors de la relation au malade, si nous ne voulons pas en conversation poursuivre un dialogue de sourds.

En somme, je demande de votre part un respect attaché à sa communication, non pas une croyance simulée. Ceci est indigne de vous, diminuerait la valeur de votre témoignage et le malade dont vous approuveriez le délire vous prendrait pour plus fou que lui, puisque vous n'avez pas, vous, les mêmes raisons d'y croire qu'il a, lui. Ce serait une insulte à lui faire qu'il serait prompt à découvrir.

Sans doute veut-il vous faire croire qu'il est persécuté. Vous lui répondez : "Vous avez l'impression d'être persécuté." Il revient à la charge, il réaffirme; vous lui dites : "Je sens que pour vous c'est très réel et je veux comprendre pour pouvoir vous soulager au plus tôt de cette angoisse que cela vous donne de vous sentir poursuivi." Vous ne croyez pas, mais vous prenez au sérieux. Ne prendriez-vous pas au sérieux l'angoisse de votre enfant qui se réveille la nuit, parce qu'il a vu des voleurs ou des fantômes ? Il faut allumer la lumière, il faut le réchauffer dans vos bras, il faut lui redonner un sentiment de sécurité. Il faut lui dire que vous êtes si fort qu'il n'y a personne qui oserait vous affronter si vous avez décidé de le protéger. Il sourira, il pourra se rendormir en paix. Et voilà, ce devrait être la même chose pour ce malade, — un enfant qui s'ignore.

Voilà peut-être un aspect-clef du traitement du malade mental. On peut sans doute parler de réformes des structures, de changements dans l'administration, de fonds plus considérables accordés par l'Etat, de personnel plus nombreux, mais là n'est pas l'essentiel à mon sens. L'essentiel est dans le respect dû à la parole, à la vérité du malade. On ne guérit pas en niant le délire pas plus que l'on convainc en contredisant son interlocuteur. Il faut d'abord saisir la fonction que remplit ce délire, voir en quoi cette idée ou cette position philosophique lui plaît, aller dans l'autre d'abord pour comprendre son besoin. Croyez-moi, il souffre d'abord d'être incompris. Le simple respect de l'homme exige que l'on saisisse d'abord son système avant de vouloir le corriger. A ce compte nous lui donnerons un tel sentiment de valeur personnelle que de lui-même il reviendra vers un monde et des modes de pensée plus en accord avec son milieu. A ce compte d'ailleurs nous y gagnerons nous-mêmes de découvrir des vérités qui, sans être les nôtres, ont quand même une valeur positive. Si vous voulez, nous apprendrons à juger plus par des mesures communes et rssemblantes que par des dissemblances qui nous éloignent.

Serait-ce seulement dans la littérature ou au théâtre que nous pourrions nous identifier à ces récents "fous" de génie, qu'ils s'appellent Kafka, Pirandello, Dostoïevski, Brecht et les autres ? Sommes-nous si incertains de notre système de valeurs, si rigides dans nos idées, si fixés dans notre philosophie que nous ne puissions apprécier ce que fait le voisin. Nous n'avons que trop été portés des années durant à dire la même chose que le pouvoir, car au fond la vérité ressemble quelquefois étrangement à l'opinion qu'il est de bon ton d'afficher; et crier aux sorcières[2], aux gauchistes et aux épouvantails est une fonction qui peut rapporter des titres de bien-pensant.

C'est une lapalissade de dire que dans toute communication il faut pouvoir écouter ce qui

nous est communiqué. Supposons par exemple le malade irreligieux (je ne dis pas délirant), une fois son délire guéri, comment sera-t-il vu par une religieuse pour qui être "normal", c'est d'abord de dire le chapelet tous les soirs ? Comment ces deux êtres vont-ils s'atteindre s'ils sont si différents qu'ils ne peuvent s'écouter. Trop souvent dans nos questions, sont contenues les réponses que nous espérons entendre. Et devrait-on demander au malade de sacrifier sa vérité et de feindre de croire à celle de l'autre si c'est la seule condition au succès de son entreprise : à savoir, faire croire à l'autre qu'il est normal ? Lui demanderons-nous de régresser vers des positions infantiles, où il fallait bien croire ce que disait l'adulte, le parent, s'il voulait obtenir un bonbon ou de l'affection ? Lui demandera-t-on de s'identifier encore une fois, c'est à dire de devenir pareil, de se plier aux autres, de penser comme les autres ? Mais c'est de cette impossibilité qu'il est malade ! Et ne serait-ce pas passer dans une aliénation que de succomber aux autres, de se perdre dans les autres, tandis qu'il était auparavant aliéné parce que trop différent.

Non vraiment, je ne peux concevoir qu'on parle à ce malade de résignation quand il parle de liberté. Je ne conçois pas qu'on puisse lui dire que de ses idées "on ne veut rien savoir". Je ne veux pas qu'il ait le sentiment qu'on ne garantit rien en l'entendant. Si je n'acceptais pas qu'on soit complice de son délire tout à l'heure, je me refuse aussi à me faire le défenseur de l'ordre établi, si ce dernier représente quelque chose d'aveugle et d'invariable. Car enfermer quelqu'un parce que "dangereux pour l'ordre établi", c'est à proprement parler le régime asilaire. Or, que je sache, une institution psychiatrique qui se respecte veut s'appeler hôpital et non pas prison (par rapport à la liberté accordée aux bien-pensants). Je ne nie pas que le malade puisse être dangereux pour les autres, j'ai des yeux pour voir. Mais à trop m'hypnotiser sur la protection que la société réclame, je risque d'agir au mépris et au détriment de l'individu. C'est une nuance, difficile souvent à faire, je l'accorde; mais c'est l'humble orgueil de la médecine et du médecin que de ne vouloir rien sacrifier, que de pouvoir tout écouter, tout peser et tout sauver, — ou au moins d'essayer.

Je veux donc que le malade soit entendu.

---

(2) Voir l'article d'André Lussier, *Cité Libre*, juin 1960.

★

SERVICES EXTERNES EN PSYCHIATRIE

Pierre Lefebvre, M.D.

ILS ont crié : "au secours" l'an dernier. Notre petit monde québécois en fut un peu surpris. Ses malades mentaux, il les voyait un peu comme des victimes pitoyables de quelque fléau irréversible — comme la mort ou la damnation — et il se plaisait à croire que l'humanitarisme avait dit son dernier mot, une fois que ces pauvres gens se voyaient protégés par les murs impressionnants de nos Alcazars asilaires. L'archéo-psychiatrie qui se perpétuait chez nous n'était pas loin de leur donner raison.

Mais il s'avère de plus en plus que l'appel des malades a été entendu par le public et l'État, grâce, il faut bien le dire, à la vigilance de la presse. Or, on peut constater que la Commission d'enquête sur la psychiatrie met une certaine insistance, parmi les nombreuses recommandations qu'elle vient de faire, à promouvoir le développement de services psychiatriques externes. C'est-à-dire qu'elle voit un grand avantage à ne pas hospitaliser le malade, dans tous les cas où la chose est possible, et à procéder à son traitement sans qu'il se voit séparé de son milieu familial, ou privé de son activité habituelle.

Cet avantage est à vrai dire social, et même économique, autant qu'il est proprement médical. Le milieu hospitalier, en effet, demeure toujours un milieu artificiel; la vie en institution peut être vue comme une sorte de régression, car le malade s'y voit soulagé des responsabilités habituelles de sa vie d'adulte. On observe couramment qu'à leur sortie de l'hôpital, des malades éprouvent une grande difficulté à reprendre, pour ainsi dire, le collier, à se réadapter aux échanges et aux exigences de la vie courante. Cette complication est évitée lorsque l'aide psychiatrique est dispensée à un malade qui continue de travailler et de retrouver les siens chaque soir. C'est aussi pour le thérapeute une occasion d'observer les modalités des échanges interpersonnels **in vivo.**

Du point de vue économique, il faut dire que le malade hospitalisé ou interné représente un fardeau pour la société de plusieurs manières. Il ne s'agit pas seulement d'assumer les frais de sa subsistance quotidienne à l'hôpital. Mais il y a aussi le manque à gagner qui résulte de son inactivité prolongée; si l'on considère que la production moyenne annuelle d'un individu actif représente plus de 2,000 dollars au Canada, c'est autant de perdu pour la collectivité lorsque cet individu renonce à ses occupations. D'autre part, le départ ou l'absence prolongée d'un des parents oblige la société à prendre en charge la subsis-

tance des membres non-productifs de la famille, ce qui finit par représenter des sommes considérables en frais de bien-être social, d'aide aux mères nécessiteuses, de placements d'enfants, et le reste.

La psychiatrie moderne peut assurer un traitement efficace, sur une base externe, à la majorité des malades. Elle peut aussi s'occuper de prophylaxie, en instituant rapidement des mesures de traitement avant qu'un processus morbide ne se soit aggravé au point de justifier l'hospitalisation. Pour cela, il faut nécessairement que les services d'aide psychiatrique externe deviennent accessibles à la majorité de la population. Il faut multiplier les cliniques de consultation externe et les répartir adéquatement sur l'ensemble du territoire. Outre les cadres qu'il importe de former, si l'on veut que de telles cliniques voient le jour, il y a, bien entendu, des dépenses importantes que l'Etat devra encourir pour assurer leur création et leur fonctionnement. Mais ces dépenses se révéleront, en dernière analyse, inférieures aux pertes considérables que représente l'internement des malades.

Jusqu'à maintenant, notre fameux Etat du Québec s'est maintenu à un niveau de pays sous-développé au point de vue psychiatrique, si l'on établit la comparaison avec les autres régions de l'Amérique du Nord. Parmi toutes les réformes qu'on envisage, celles qui s'intéresseront au secteur des maladies mentales ne laisseront pas d'avoir un retentissement profond sur notre société, quand on songe qu'un individu sur vingt — selon des prévisions scientifiquement établies — aura tôt ou tard besoin de soins psychiatriques.

★

MILIEU THÉRAPEUTIQUE ET PSYCHIATRIE

Pierre Laberge, M.D.

L'HOMME est premièrement un être social, partie intégrante d'un groupe. Il ne faut pas perdre de vue cette définition si on veut bien comprendre le rôle thérapeutique du milieu en psychiatrie. Le mental et le social étant étroitement imbriqués l'un dans l'autre au point de vue psychodynamique, toute perturbation des fonctions psychiques aura automatiquement son écho sur le plan des rapports interpersonnels et se traduira par des difficultés plus ou moins grandes suivant la gravité de la maladie, pouvant aller jusqu'à la rupture momentanée de toute communication dans certains cas.

La psychiatrie est donc tout naturellement portée à créer un milieu spécialisé où pourront se reproduire librement à travers une expérience corrective, les difficultés qui ont rendu certains individus incapables de vivre normalement en société. Le milieu devient ainsi un adjuvant précieux et, dans plusieurs cas, essentiel à la psychothérapie.

Toutefois le milieu déborde le cadre de ces explications. Il serait plus juste de l'envisager comme une unité mouvante et souple où chacun doit trouver son dû : aussi bien les médecins, les infirmières, les travailleurs sociaux, les thérapeutes d'occupation, et le reste, que les patients eux-mêmes. Il doit être thérapeutique pour tout le monde, c'est-à-dire orienter une partie des énergies dont il dispose vers des activités dites de récupération, vers la recherche et l'enseignement, s'il ne veut pas se scléroser comme tout organe coupé de ses sources de renouvellement, et à la fin trahir sa première raison d'être : soigner et guérir.

Or rien ne favorise autant ces activités que la présence de résidants en formation. Bien loin de nuire au soin des malades (pour épouser un mode de pensée ingénu et retardataire qui trouve encore ses adeptes), ils y participent activement autant par l'aide directe qu'ils apportent à ces malades que par la mauvaise conscience qu'ils secrètent dans le milieu dès que le niveau des préoccupations scientifiques, les exigences de savoir, ont tendance à baisser. D'ailleurs, l'aspect didactique du milieu est non moins crucial que son aspect thérapeutique. Certes, la psychiatrie n'est pas la seule dans cette situation, toutes les spécialités de la médecine y participent plus ou moins, mais on peut ajouter que la psychiatrie a besoin du malade d'emblée et d'une façon toute particulière en rapport avec la nature et les buts que se propose la psychothérapie. Pour le psychothérapeute, il ne peut pas y avoir de maladies, il n'y a que des individus malades. La liberté créatrice du médecin, son importance vis-à-vis le malade, s'en trouvent décuplées, mais en retour l'intimité de la relation ainsi formée qui servira d'instrument thérapeutique doit être jalousement conservée. La relation thérapeutique ne suppose aucun tiers. Mais alors comment concilier pour le jeune médecin qui commence, la présence indispensable d'un superviseur, d'un guide, d'un conseiller, avec cette intimité jalouse ? Le milieu thérapeutique tel que nous le concevons tente d'obvier à cette difficulté grâce aux multiples occasions qu'il offre à la confrontation et aux échanges.

Le milieu opère aussi une sélection parmi les futurs thérapeutes; de la même manière qu'il renvoie au malade l'image de ses difficultés intérieures, il place le résidant devant une réalité identique : la rencontre avec soi-même. La psychothérapie est un engagement au sens où Mounier entendait le mot, elle prend tout l'être, lui impose une discipline, débouche sur une prise de position philosophique en ce sens qu'elle ne peut pas être indifférente aux grands problèmes de l'existence, et à la réponse qu'on peut leur

donner. Le psychothérapeute n'est pas libre d'avoir ou non des préjugés, d'être ou non cultivé, d'aimer ou non la beauté des choses. Ici, la fonction vraiment humaniste de l'art médical ne peut être escamotée. Il devient tout aussi important de se familiariser avec l'histoire de la pensée médico-psychologique, les écrits des grands moralistes, les philosophies qui ont marqué notre époque, que d'étudier les manuels de psycho-pathologie. Freud ne cherchait pas l'homme dans son cabinet de consultation seulement, mais à travers l'art égyptien, l'art grec, les mythes et les légendes où il a tracé l'histoire de ses pensées. Reconnaître et assumer la condition humaine, non pas vouloir la changer, tel a été le message de Lagache lors du dernier congrès mondial de psychiatrie.

De ce qui vient d'être dit, les esprits pratiques concluront que la situation faite à la psychiatrie chez nous a besoin d'évoluer sérieusement pour s'accorder au rythme de ce qui se passe ailleurs. Les centres de formation sont à peu près inexistants, chaque année la plupart des jeunes médecins doivent s'exiler à l'étranger pour se spécialiser, et quant aux malades, les conditions dans lesquelles ils sont traités se passent de commentaires. La création immédiate, dans les principaux centres de la Province, de petites unités fonctionnelles de diagnostic et de traitement, s'impose de toute urgence, s'il est entendu que l'hygiène et les traitements somatiques à eux seuls ne peuvent prétendre guérir ce genre de maladie.

Mais les pouvoirs publics, les premiers concernés dans l'affaire, accepteront-ils d'endosser un changement de politique aussi radical ? Tout dépendra des pressions qui s'exerceront sur eux, et certains indices permettent d'être optimiste. Il est à noter que toutes les catégories de malades n'en bénéficieront pas également; un grand nombre, atteints de débilité mentale, de troubles organiques cérébraux, d'états passés depuis longtemps à la chronicité, resteront jusqu'à leur mort des pensionnaires de l'Etat. Mais beaucoup d'autres, y compris ceux qui tomberont malades dans l'avenir, ont droit à un meilleur destin. Oubliés, perdus dans la masse anonyme, ils sont autant d'épines au flanc de notre bonne conscience collective qui en a vu bien d'autres, il est vrai. Comme si les grands principes chrétiens qui inspirent nos institutions n'avaient pas osé franchir les portes grillagées et les murs de béton de nos asiles d'aliénés.

Le passé étant le passé, paix à ses erreurs parfois bien compréhensibles ! Peut-être le fait que ces maladies aient un aspect troublant hérité du Moyen Age a-t-il contribué à les rejeter dans l'ombre, à reporter sans cesse l'échéance d'une solution valable jusqu'au point critique où il n'est plus possible de se voiler la face ? Chose certaine, on n'enchaîne plus les fous, et un jour viendra où, même dans la catholique province de Québec, il ne sera plus nécessaire de les emprisonner d'office comme des criminels. Ce jour-là, la psychiatrie sortira de sa tour d'ivoire, cessera de passer faussement pour éclectique; entre elle et le profane s'élargira un dialogue qui aura d'abord porté ses fruits au niveau de la relation thérapeutique entre le malade et son médecin, et du bon souvenir que le malade gardera du milieu où il aura appris à se réintégrer à la société.

Dans un tel milieu, il deviendra encore plus évident qu'il n'y a pas à la base, une différence de nature entre un esprit sain et un esprit malade, mais seulement une plus grande insécurité, un plus profond désarroi, une incapacité qui n'est jamais absolue de rejoindre les autres et de communiquer avec eux. Le malade en proie à la peur provoque la peur chez les autres et, de ce fait, augmente encore son angoisse. Ce mécanisme est bien connu des psychiatres, de l'angoisse se nourrissant et s'augmentant d'elle-même jusqu'à un point critique, une sorte d'acmé où la seule issue pour le malade devient la panique, l'agitation et l'autodestruction. Le milieu thérapeutique idéal est celui qui réussirait à briser ce processus inéluctable sans moyens coercitifs, uniquement par la compréhension et la neutralisation des facteurs causals qui, la plupart du temps, échappent au patient lui-même.

C'est dans cette direction audacieuse, pensons-nous, qu'il faut chercher une solution équitable au problème sans cesse plus aigu des maladies mentales. Au moment où paraîtront ces lignes, les conclusions de la Commission d'Etude sur les hôpitaux psychiatriques seront probablement connues du public, et chacun pourra juger à partir de là du bien-fondé de cette "campagne injustifiée contre nos hôpitaux psychiatriques" qu'un savant professeur, consultant à l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, accuse avec une indignation mal contenue les journalistes d'avoir menée "sous l'inspiration à peine voilée de quelques jeunes médecins (sic)."

"On a crié au scandale de la psychiatrie. Je crains que le véritable scandale n'ait été dans l'imagination de ceux-là même qui ont poussé les clameurs. Il s'agit là, comme chacun sait, d'un phénomène de projection bien connu en psychiatrie, "poursuit le savant professeur dans la même veine. Et voilà pourquoi votre fille est muette ! A chacun le scandale auquel son épiderme est allergique. Le mien n'est pas fait pour endosser l'uniforme de garde-chiourme au service de la société bourgeoise. J'aurais honte d'être payé par elle pour la débarrasser des éléments qu'elle juge indésirables à son bon ordre et à sa tranquillité, surtout quand il s'agit de malades qui ont besoin de soins et ne demandent qu'à être aidés.

★

OPHELIE

Sur Ophélie descend
la nuit des longs hivers
On ne la verra plus
qu'au fond de son eau noire

Ici gît à la mare
le frêle nénuphar
Ophélie d'amour triste
mourait avec les fleurs

La chanson d'Ophélie
s'arrête sur la pierre
d'ici ou d'Elseneur
Nul coeur n'a su comprendre

Le meurtre dans la chambre
a tué la voix douce
Ophélie de Septembre
attend l'ombre et la mort

L'amour a des châteaux
qu'habitent les cauchemars
Orphélie vient dormir
dessous le marécage

Les oréades ont fui
l'eau est devenue égale
Dans chacun s'est éteint
la plainte d'Ophélie

Mais elle est revenue
Ophélie noctambule
pour pleurer dans nos vies
les rêves démolis.

BAB-EL

Faites-lui cent milligrammes
de thioridazine
Fermez la porte à clef
tenez-le bien à l'oeil
Prévenez le gardien
Il n'est pas sans danger
C'est un beau délirant
un schizophrène aigu
Ne l'importunez-pas de questions inutiles
de pitié ou d'émoi
ça le dérangerait
Ce qu'il pourrait vous dire n'a rime
ni bon sens
Qu'il passe bien la nuit
C'est tout ce qu'on demande
Demain on verra bien
S'il faut d'autres mesures

x x x

"Je suis infime, seul et j'ai froid
j'ai peur
Tout ce vide et ce noir m'épouvantent
Voici une table
Une table de cuisine
J'entends encore leur voix
Ils parlent et je ne puis comprendre
Ils sont énigmatiques

La soupe est trop chaude
Je me suis brûlé la langue
et le fond du palais
Ils rient
Eux ils mettent du sel
Le sel a la propriété de refroidir
la soupe
Le géant fait des bruits terribles
J'ai peur : Il faut que je me hâte . . .
Avec tout ce sel ma soupe est refroidie
Ça brûle encore; cette fois c'est le sel
dans ma gorge
La soupe bouillante et salée
Ma mère s'est levée et mon père est parti
Eux ils ont bien mangé
J'ai mal; j'ai envie de vomir"

x x x

Docteur, il a vomi sa soupe
Il parle de sel et dit qu'elle est trop chaude
C'est à n'y rien comprendre

x x x

Faites-lui vingt milligrammes de
phénotiazine.

claudius

L'OPINION D'UN EX-PATIENT

Laurent BOULIANE[1]

DEPUIS la parution du livre de Jean-Charles Pagé, *Les fous crient au secours !*, le voile de la vérité commence à se lever sur les hôpitaux psychiatriques et sur les maladies mentales au Québec. Le témoignage de cet ex-patient mental a suscité des réactions heureuses : nécessité pour les autorités administratives des hôpitaux psychiatriques d'affronter le jugement populaire, prises de position de psychiatres, création du Comité d'enquête sur les institutions psychiatriques de la province de Québec, intérêt et prise de conscience par le public québécois de sa responsabilité envers son concitoyen, le malade mental.

Il est maintenant possible et admissible qu'un citoyen qui a dû séjourner dans un centre psychiatrique puisse obtenir audience du public chez lequel il trouve de plus en plus de compréhension. Le malade mental a trouvé aussi des défenseurs qui — tel le Docteur Camille Laurin — n'ont pas peur de faire valoir ses droits et cela même s'ils doivent se buter à l'incompréhension de certaines personnes qui semblent trouver certains intérêts à se faire les complices du silence.

Mon séjour de six mois dans un hôpital psychiatrique de Montréal m'a pourvu d'une expérience qui me justifie de lancer à mes concitoyens un appel urgent pour la reprise en main de leurs responsabilités envers le malade mental.

Notre société canadienne-française doit prendre conscience du fait qu'elle endosse une grande part de responsabilité dans l'édification des "prisons mentales" dans lesquelles sont encadenassés plusieurs milliers de ses membres qui pourraient réintégrer une vie normale au sein de la société, grâce aux connaissances accumulées par la psychiatrie moderne. En effet, il y a une décennie à peine, le malade mental était encore considéré par sa famille et par son entourage comme un lépreux démoniaque, un être à part . . . Victime de préjugés, rejeté des siens, l'individu dépourvu momentanément de l'usage normal de toutes ses facultés mentales était souvent recueilli par les religieuses qui, sous le signe de la charité chrétienne, lui assuraient gîte, nourriture et habillement. Ce sont ces "rejets de la société" qui ont fourni une partie du capital humain pour la création de ces "Cités mentales" que sont St-Jean-de-Dieu et St-Michel-Archange. L'autre partie de ce capital humain a été fournie par les pauvres victimes de la folie et de la démence.

Mais il fallait plus que la charité chrétienne pour comprendre et traiter les "récupérables". L'avènement de la psychiatrie a suscité, depuis Freud, une ère d'espoir pour l'individu victime d'un déséquilibre mental momentané. On sait maintenant que le Québec possède une élite d'hommes jeunes et dynamiques qui, sous la direction de maîtres compétents et éclairés, vouent leur vie à la psychiatrie dans le but de comprendre l'individu atteint de troubles mentaux et lui permettre de réintégrer une vie normale au sein de la société. Ceux qui ont eu l'occasion de côtoyer ces hommes me comprendront davantage.

Il est temps de permettre à nos psychiatres d'exercer plus librement leur art. On admet très facilement la compétence du menuisier dans la construction d'un édifice. On admet très facilement la compétence de l'avocat dans l'exercice du Droit. Le fait pour nous de reconnaître leur compétence leur assure un libre exercice dans leur domaine respectif. Pourquoi alors, si on reconnaît la compétence de nos psychiatres, ne leur assurerions-nous pas une liberté entière dans la pratique de leur profession ? On sait que nos psychiatres, pour assurer le meilleur traitement de leurs patients, doivent les hospitaliser dans nos hôpitaux psychiatriques qui sont, en général, dirigés presque uniquement par des religieuses ou par des personnes qui ne sont pas au diapason de la psychiatrie moderne. Nécessairement des heurts prévisibles se produisent entre les psychiatres et les autorités des hôpitaux dans lesquels ils "pensionnent". Ces heurts proviennent, sans doute, du fait que les rôles de l'administrateur et du psychiatre ne sont pas suffisamment déterminés de façon à assurer la compétence et la liberté de l'un et de l'autre. Peut-être serait-il souhaitable d'en arriver au jour où le psychiatre serait entièrement libre d'édifier les structures de l'hôpital psychiatrique. Actuellement, il semble très difficile d'appréhender le jour où le psychiatre pourra jouir de son entière liberté à l'intérieur des murs de St-Jean-de-Dieu et de St-Michel-Archange, Aussi, ces deux "Cités mentales" pourraient demeurer des centres où les religieuses pourraient librement exercer la charité chrétienne auprès des pauvres malheureux, victimes de la folie et de démence.

Il serait nécessaire que la société reconsidère ses responsabilités envers les "récupérables" et qu'elle leur facilite les moyens de se réintégrer à la société. Pour cela, il m'apparaît urgent et nécessaire d'arracher aux "Cités mentales" ceux que la psychiatrie juge récupérables et de les diriger vers des centres neuro-psychiatriques de 200 à 250 lits où il sera plus facile et efficace de les traiter. En effet, mon expérience me permet d'affirmer que la vie au sein d'un petit groupe où l'on trouve compréhension, appui et chaleur

(1) Ex-patient de l'Institut Albert Prévost.

humaine, et cela au milieu d'une atmosphère qui respecte notre liberté, est un facteur très important dans le traitement et la guérison de la maladie mentale.

Il va de soi que nos autorités gouvernementales, vu la courbe sans cesse ascendante des maladies mentales, devront utiliser une plus grande partie du trésor public pour assurer l'amélioration de nos hôpitaux psychiatriques existant et pour la création de nouveaux centres neuro-psychiatriques modernes et perfectionnés.

Si l'on considère que nos psychiatres se partagent le soin de quarante-sept pour cent des malades actuellement hospitalisés dans nos hôpitaux, on doit envisager très sérieusement l'urgence de la formation de nouveaux psychiatres. Pour cela, notre gouvernement devra favoriser l'accession des étudiants en médecine à la psychiatrie en leur dispensant des bourses à cette fin. Il faut songer aussi à la nécessité de former des équipes d'infirmières compétentes et spécialisées et aussi de s'assurer les services d'un personnel psychothérapeutique; ces gens sauront appuyer efficacement le travail du psychiatre auprès de son patient.

Notre société est en face d'une tâche énorme. Elle devra accepter d'assumer ses responsabilités envers le malade mental qu'elle a trop longtemps ignoré. Mais, elle sait qu'elle peut compter, je le répète, sur une élite d'hommes jeunes et dynamiques qui, sous la direction de maîtres compétents et éclairés, vouent leur vie à la psychiatrie dans le but de comprendre l'individu atteint de troubles mentaux. Accordons-leur notre confiance et notre appui. Nous les jugerons plus tard.

★

LA FORMATION DU PSYCHIATRE

Camille Laurin, m.d.[1]

QUAND on se donne une mission, il importe d'abord d'en préciser le sens et l'objectif. Il faut pour cela s'entendre sur une définition du psychiatre et de la psychiatrie, à ce stade de l'évolution de notre discipline et dans ce milieu concret qui est le nôtre.

La psychiatrie est d'abord pour nous une spécialité médicale. Elle se détache du tronc de la médecine mais se nourrit de toute sa sève. Elle puise au trésor accumulé de ses connaissances en même temps qu'elle en utilise les techniques et les méthodes. Elle se donne pour but de ramener à la santé, dans les plus brefs délais, tous les malades qui lui font appel, pauvres ou riches, idiots ou génies, jeunes ou vieux. Elle préfère cependant la prévention au traitement et n'accepte pas l'échec, ce qui l'amène à relier sans cesse le normal au pathologique, à scruter toutes les énigmes et à faire de ses insuccès absolus ou relatifs l'occasion de nouvelles recherches.

Dans ses aspects spécifiques, la psychiatrie vient de connaître un extraordinaire renouvellement. Le tournant décisif s'est produit à la fin du siècle dernier alors que Charcot, au nom de la médecine, reprenait possession de l'immense domaine de la névrose, et que Freud établissait les postulats psychosomatiques qui permettaient d'un retracer l'étiologie, élucider les mécanismes et effectuer la cure. Par la suite, les psychanalystes édifiaient une théorie de la personnalité normale et pathologique, abordaient avec succès la thérapeutique des psychoses, fournissaient à la médecine de fécondes hypothèses pour la compréhension et le traitement de nombreuses maladies, élargissaient les bases diagnostiques, pathogéniques et thérapeutiques de la psychiatrie infantile, éclairaient les mécanismes des perversions et du comportement criminel, se penchaient sur l'étude des processus de socialisation et de la dynamique des groupes, mettaient au point divers types de psychothérapie collective et prêtaient leur précieux concours au développement des diverses disciplines psychologiques et sociologiques. Celles-ci ne tardaient à payer leur dette à la psychiatrie, en lui fournissant des collaborateurs de choix, en la dotant de techniques efficaces et en élaborant des théories qui sur des points importants venaient prolonger, étoffer ou corriger les thèses psychanalytiques. Qu'il suffise de mentionner ici les apports de la psychologie existentielle, de la phénoménologie et du gestaltisme, ainsi que les travaux de Piaget, Rappaport, Gesell, Malinowski, Benedict et Leighton.

Pendant ce temps, la psychiatrie faisait également son profit des découvertes des neuro-anatomistes, physiologistes, pharmacologistes et endocrinologistes. En même temps que progressait l'étude de l'architectonique et de la physiologie cérébrale, on précisait la nature des rapports qui s'établissent entre cerveau et organes ainsi qu'entre matière et pensée. En même temps qu'elle abrégeait la durée des accès psychotiques et en transformait le tableau séméiologique, l'apparition des neuroleptiques permettait enfin de mieux étudier cette jonction organo-psychique et d'en tirer des applications thérapeutiques de toute première importance.

---

(1) Directeur du Département de Psychiatrie à l'Université de Montréal.

Mais s'il a toute cette science à acquérir, le futur psychiatre doit également développer les attitudes et vertus indispensables à son état, ce qui s'avère autrement plus difficile. Science sans conscience n'est que ruine de l'âme, disait déjà Rabelais. Ceci est vrai pour chacun mais davantage encore pour le psychiatre. Je ne connais guère de profession qui exige autant de ceux qui s'y consacrent. Pour déchiffrer ce message énigmatique et douloureux que lui adresse le malade, pour ne pas décevoir son attente, pour l'accompagner tout au long de ce chemin plein de ronces et de ténèbres qu'il doit parcourir avant d'accéder à l'équilibre, pour ne pas céder à ses pressions, pour triompher des obstacles qu'il lui impose, pour reconnaître ses véritables problèmes et l'amener à y donner lui-même une solution adéquate, le psychiatre a besoin de toutes les ressources de son esprit et de son coeur. C'est ce que l'on exprime parfois d'une façon plus technique en spécifiant qu'il lui faut reconnaître et maîtriser son contre-transfert.

C'est à propos de chaque malade et à chacune des phases de sa rencontre avec lui qu'il doit se livrer à cette ascèse. Il lui faudra accepter sans colère et sans impatience les silences du catatonique, les sempiternelles auto-accusations du déprimé, les "acting-out" du psychopathe et les intellectualisations agressives de l'obsessionnel. Il lui faudra comprendre que les séductions de l'hystérique s'adressent par devers lui à l'image parentale et résister à son désir de s'y complaire. Il devra doser satisfactions et frustrations non pas en raison de son humeur du moment ou de ses propres besoins profonds d'apaiser ou de punir, mais en fonction des seuls intérêts thérapeutiques. Afin de ne pas essoufler ou brusquer son malade, il lui faudra mettre une sourdine à son besoin de guérir, à son goût de l'interventionisme, à son désir de gloriole, au besoin qu'il a de se prouver sa valeur. A d'autres moments où une interprétation s'impose, il devra tout au contraire lutter contre sa passivité, son goût du confort, sa tendance à tout amenuiser et concilier. Il lui faudra prendre garde de trop s'identifier avec son malade, d'épouser ses haines et ses désirs, d'agir pour lui ou de lui demander des satisfactions qu'il n'ose lui-même se procurer. Par ailleurs, il ne devra pas non plus lui imposer ses propres conceptions ni moraliser et réformer sous le couvert du traitement. Il devra reconnaître les difficultés que lui suscite tel ou tel type de personnalité, de catégorie nosologique, de mécanisme de défense, se rendre compte de ses failles, de ses points morts, de ses motifs d'irritation et en général de tout ce qui s'oppose à sa capacité d'accueil, d'empathie et de lucidité.

S'il est possible jusqu'à un certain point à l'anesthésiste ou au chirurgien d'établir une cloison étanche entre sa vie personnelle et son activité professionnelle, il n'en va pas de même pour le psychiatre. Parce que la personnalité de celui-ci constitue son principal instrument thérapeutique, parce qu'il doit se faire tout à tous, parce que ses choix existentiels, ses modes de comportement et les moindres circonstances de sa vie sont susceptibles de modifier sa conception du monde et son attitude à l'endroit de la maladie et du malade, il doit se livrer à une auto-critique rigoureuse, continue et exhaustive. A l'exemple de Freud, il doit transformer les obstacles en instrument de travail, ses conflits intra-personnels et interpersonnels en occasions d'enrichissement, ses contacts avec chacun des membres de la société hospitalière en autant de moyens qui lui permettent d'étendre ses connaissances et d'améliorer son action thérapeutique.

En tant que membre d'un groupe ethnique, social, familial, religieux et professionnel, le psychiatre est également soumis à des déterminismes socio-culturels qui peuvent brouiller sa conception du malade et infléchir dans un sens personnel ses interprétations et attitudes. Pour reconnaître et dominer ces déterminismes, il lui faudra non seulement s'observer lui-même ainsi que les groupes dont il fait partie, mais rechercher ce que peuvent lui apprendre à ce propos les travaux des historiens, sociologues, psychologues et anthropologues de son siècle et de son milieu.

Il importe enfin que le psychiatre se forme une image exacte de lui-même, de ses fonctions et de son rôle, de la place et du rang qu'occupe sa discipline dans la hiérarchie du savoir ainsi que des rapports qu'elle entretient avec les disciplines connexes, de la conception plus ou moins magique et intéressée que la société se fait de sa personne et de ses pouvoirs. Il devra bien distinguer ici entre le domaine des techniques et celui des valeurs, entre la dimension éthique et la dimension scientifique. Il se demandera s'il lui incombe vraiment de remplacer le ministre du culte et le philosophe, de jouer le rôle de "manager" d'âmes que voudrait bien lui confier une société pragmatiste et hédoniste, de se prononcer ex-cathedra sur des sujets qui ne ressortent pas spécifiquement à sa discipline, de se laisser manoeuvrer par des propagandistes qui flattent son orgueil et utilisent son prestige à des fins qui n'ont rien à voir avec la science et l'idéal hippocratique. Malgré toutes ces difficultés et exigences, la profession de psychiatre nous paraît briller d'un remarquable éclat dans le ciel des spécialités médicales. Elle apporte lumière et réconfort à une catégorie de malades que la médecine n'a jamais pu aider jusqu'ici. Elle augmente notre connaissance de l'homme et du monde. Son exercice apporte d'immenses et exquises satisfactions. C'est pour aider le futur psychiatre à prendre conscience de toute cette

réalité, avec ses promesses et ses pièges, que nous offrons à la méditation de nos élèves les recherches suivantes.

S'il est bien motivé pour la carrière, le résidant se tracera à lui-même son propre règlement. C'est avant tout le culte de la vérité et les besoins du malade qui lui tiendront lieu d'aiguillon et non les directives de ses maîtres ou des autorités administratives. Car c'est le mystère de l'homme qui l'intéresse, et ce mystère est foisonnant, complexe, débordant le champ de la psychopathologie pour s'étendre à l'existence tout entière. Comment pourrait-il alors cesser, même une heure, d'y accorder toute son attention ? Son travail ne connaît donc pas d'horaire. Il est à la fois subjectif et objectif, recherche et action. Il se poursuit à tous les instants de son existence vigile, se nourrit des confidences de ses malades, des contacts qu'il entretient avec son entourage hospitalier et extra-hospitalier, de ses expériences intimes, de ses lectures, des conseils de ses maîtres et des discussions auxquelles il participe.

Par ailleurs, la seule connaissance théorique est ici insuffisante. S'il faut connaître les textes, il est encore plus important d'apprendre à se connaître soi-même. S'il n'est ainsi doublé d'une aspiration à la lucidité, le savoir livresque revêt un caractère nocif et aliénant. Il asservit le malade au thérapeute et enferme celui-ci dans l'écho de ses propres paroles. Pour ne pas retraiter devant le malade, il importe donc de se connaître. Cette connaissance exacte et intime exigera du courage, de l'humilité et de la charité. Mais c'est là une discipline à laquelle il faut pouvoir s'astreindre, si l'on veut accéder à la liberté intérieure et au dialogue authentique.

Une formation psychiatrique ne se poursuit pas enfin dans un milieu abstrait, mais dans un hôpital donné, à un moment donné de l'évolution des structures hospitalières. C'est dans ce contexte sociologique que l'hôpital doit s'acquitter de sa mission première qui est de donner à un nombre maximum de malades le maximum de soins. La chose ne sera possible que si les rôles de chacun sont définis et articulés, que si un ordre est institué où les intérêts particuliers se subordonnent au bien commun et s'harmonisent avec lui.

C'est pour aider le résidant à répondre à ces exigences intérieures et extérieures que le présent programme lui est tracé. Il ne l'aidera cependant que dans la mesure où il en aura lui-même compris le sens et accepté la nécessité.

★

FOLIE ET RAISON

Roger Simoneau, M.D.

DEPUIS longtemps Pinel a délié les malades mentaux de leurs fers. Ce fait historique a prêté à la production de maintes images d'Epinal. Avons-nous procédé au delà de cette imagerie sensible ? Avons-nous prolongé le geste de Pinel en déliant le malade mental de l'ostracisme asilaire, de la proscription sociale ? Tant que subsisteront les préjugés sociaux qui font du malade mental un aliéné, le fou sera tout autant ferré et confiné dans son étrange univers. Le ban s'exerce toujours à son endroit sans que nous ayons recours aujourd'hui au grossier moyen de l'enchaînement. Les fers ont cédé; quand donc cèderont les hauts murs imperméables de l'asile, symbolisant la muraille de nos préjugés à l'égard du malade mental ?

Il doit être puissant le motif de ce drame où l'être humain n'estime plus autrui comme un autre être humain, mais comme un aliéné, un fou, voire un criminel, un ennemi avec qui il n'entretient plus de liens fraternels. Serait-ce que reconnaître le malade mental impliquerait de nous reconnaître des virtualités psychopathologiques que nous souhaitons entraver en excluant celui-là qui en est la trop vive réalisation ? Il y eut le bouc émissaire des Juifs, il y eut les sorcières de l'Inquisition, il y eut l'âne galeux de la fable . . . Il appert que l'homme a longtemps cru se désister de ses maux en les projetant sur quelque objet réprouvé. Il n'en continue pas moins de le croire encore, semble-t-il, en accablant le malade mental de l'anathème d'aliéné, de fou. Par là, son intention sous-jacente est d'attribuer au malade une qualité par laquelle l'essence même de cet homme est transformée, métamorphosée. C'est une transubstantiation magique où d'être humain le malade mental devient un être qui, selon les époques, est possédé par des forces supranaturelles ou par des faiblesses constitutionnelles qui en font un être dégénéré; bref, le malade mental n'est plus tout à fait humain.

L'image que nous réfléchit le malade mental peut nous paraître étrangère de prime abord. Souhait ! Jusqu'à quel point cependant ne nous plaît-il pas de la garder étrangère ? Pareille complaisance nous évite ainsi d'angoissants rapprochements. L'irrationnel épeure parce qu'il est à première vue incompréhensible. Nous sommes imbus de cette définition de l'homme qui en fait un animal raisonnable. Le malheur veut que nous restreignons notre connaissance de l'homme selon la norme rationnelle. De l'univers mental, nous ne sommes familiers qu'avec les phénomènes

explicables selon la logique aristotélicienne. Survienne une conduite humaine étrange, l'homme va tenter de la raisonner. Si elle apparaît irréductible à la toute-puissante loi de la raison, on l'écarte parce qu'embarrassante et on l'impute à quelque sortilège.

Cette attitude envers la maladie mentale rappelle l'attitude envers la mort. D'aucuns sursauteront à cette association; pourtant, l'une comme l'autre sont irrationnelles et dans un cas comme dans l'autre, nous recourons à des processus magiques de métamorphose. Dans les deux cas, nous négligeons la composante instinctive de l'animal raisonnable. Nous négligeons Eros et Thanatos, les instincts de vie et de mort de l'hypothèse dualiste des instincts. R. Fliess écrivait : "Why then, one is forced to ask, is the dualistic theory controversial? I believe in the last analysis, because the theoretician is human. Prone, as is everyone, to fear death, and incapable, as are we all, of imagining his own, he avoids the fear, again as do we all, through a denial whose perhaps subtlest form is while knowing that one will die, to ignore that one *must. Death* as accident does not imply death as necessity; it is not at least in principle, inescapable, even if it be so in fact."

N'en concluons pas que nous avons été, sommes ou serons tous mentalement malades puisque nous mourrons tous ! Nous voulons exprimer plutôt que, tout comme la mort, la maladie mentale est immanente à la condition humaine mais qu'à l'encontre de la mort, elle ne s'actualise pas nécessairement. Nous croyons que les comportements normaux et anormaux de l'homme ne sont pas essentiellement différents. C'est dire qu'il n'y a pas différence de nature mais diversité de structure de la personnalité saine et malade mentalement.

L'aliénation mentale telle que définie n'existe qu'en fonction d'une attitude rationalisatrice à l'égard du malade mental contre lequel l'homme brandit la Raison comme une arme défensive. Si c'est au nom de la raison que nous refusons de reconnaître le malade mental comme nôtre, cette raison est déshumanisée, désincarnée. Pour être un instrument valable de connaissance, la raison doit prendre conscience de la composante instinctivo-affective de l'homme. Au lieu de s'en dissocier, elle doit s'en imprégner si elle veut plonger dans le coeur du drame humain.

★

L'IMPORTANCE DE L'ENSEIGNEMENT DANS UNE CULTURE

Marie-Thérèse Bonaccorsi, m.d.

CET article n'a pas la prétention d'introduire des concepts nouveaux ou de nouvelles solutions dans le domaine vaste et complexe des problèmes culturels. Il s'agit seulement de quelques réflexions suggérées par un événement récent : la décision prise par l'Administration d'un Institut psychiatrique de Montréal de suspendre l'enseignement dans ses murs. Il est bon de préciser que cet hôpital est le seul centre psychiatrique de langue française pour adultes à Montréal, qui offre une formation psychiatrique clinique et théorique au niveau post-scolaire. Cette décision arbitraire interrompt un effort éclairé et courageux : celui d'établir un centre de formation psychiatrique communautaire où le malade est soigné sans sortir du milieu qui l'a produit et dont il représente en quelque sorte l'échec. Cette décision oblige en outre le futur psychiatre de langue française à acquérir sa formation à l'étranger. C'est donc une décision grave, dont les auteurs n'ont probablement pas prévu toutes les conséquences et qui a soulevé chez les maîtres comme chez les élèves des sentiments profonds.

Les considérations qui suivent sont nées d'une tentative de prise de conscience de quelques valeurs de base reliées aux concepts de culture, d'enseignement et de psychiatrie. De telles réflexions suscitées par une décision rétrograde et par les motivations des forces qui s'y opposent peuvent prétendre prendre le pouls d'une crise culturelle en progrès.

Avant d'analyser la situation concrète d'une culture donnée et sa relation à une forme spécifique d'enseignement (la formation psychiatrique), je crois nécessaire de préciser les concepts de base et leur interaction. Par culture, j'entends un système collectif de valeurs, un niveau d'organisation intériorisé — ce qui suppose une identité stable — par lequel le monde extérieur est compris, intégré et remodelé. L'érudition, la technique, la puissance sont seulement des conditions de la culture et celle-ci fond dans une structure unitaire et en même temps les transcende. Cette image intérieure devient la mesure, le critère vital de la compréhension de la réalité et de l'action sur la réalité.

L'enseignement ne consiste pas seulement dans la transmission d'informations et de techniques : l'enseignement est aussi le catalyseur du processus de maturation, qui implique essentiellement la réalisation de l'identification à soi et

à un groupe, c'est-à-dire à une culture. L'enseignement est une offre structurante d'un système de valeurs. Les techniques et les informations transmises doivent être utilisées et repensées, c'est-à-dire adoptées et intégrées à un niveau donné d'organisation intérieure.

L'enseignement se situe dans une culture comme une fonction à buts et à significations multiples.

D'abord l'enseignement suppose le maître. Et le maître est représentatif d'une prise de conscience supérieure dans un système de valeurs. On sait qu'un des critères de la maturité d'une culture est le nombre de ses génies : il faudrait ajouter le nombre et la qualité de ses maîtres.

L'enseignement permet la continuation et la continuité d'une culture. L'individu historique, inséré dans un processus structuré qui évolue, ne se limite plus à un moment conscient horizontal, lié à la pauvreté temporelle d'une vie, mais il s'insère dans son histoire ambiante, la résume, la continue lucidement. Il représente une conscience verticale d'un système de valeurs. Toute culture qui oblige ses membres à se former ailleurs, renonce par le fait même à être une culture : c'est-à-dire un système de valeurs qui se continue et qui évolue. Ces exilés temporaires deviennent souvent des représentants partiels et fragmentaires d'une autre organisation, d'un autre groupe et à leur retour ils sont incapables de reconnaître leur propre milieu et de le réassumer.

Une culture qui n'a pas un enseignement efficace, c'est-à-dire qui est incapable de se transmettre, s'expose à un grand danger, très actuel. Elle renonce à son expansion physique. Les étrangers et même les immigrants qui pourraient être attirés préfèrent se faire assimiler par un groupe plus fort et plus stable. Dans le même ordre d'idées, se présente la menace d'une mutilation. Les étudiants qui, à l'étranger, ont fait la rencontre d'un milieu intellectuel plus riche et plus satisfaisant, cèdent à la tentation d'y appartenir et renoncent à un retour qui les appauvrirait.

Une autre conséquence grave d'un enseignement inadéquat est la détérioration de la langue. Hors de son pays, l'étudiant parle souvent une autre langue. Ceci expose l'individu à fragmenter sa communication d'une part dans une langue maternelle spontanée mais réduite à des symboles quotidiens, et de l'autre, dans un langage technique étranger qui ne jaillit pas de l'expérience émotive primaire. Par conséquent quand il revient dans son milieu, il parle une langue appauvrie, déformée par toutes sortes de néologismes. Etant donné que la symbolisation (le langage) constitue la matière indispensable d'une communication supérieure, on comprend les limitations qu'entraîne un moyen d'expression pauvre et déformé. La pensée et les relations humaines sont le plus souvent conditionnées par la richesse des symboles.

Il ne s'agit pas de diminuer l'importance vitale des confrontations de différentes cultures : mais ces rencontres doivent être considérées comme un enrichissement qui se greffe sur une identité acquise, sans la détruire ou la désorganiser.

L'enseignement psychiatrique s'inscrit dans l'esquisse tracée plus haut avec quelques précisions relatives à la nature particulière de son objet, l'esprit humain, et à la personnalité du psychiatre. On demande au psychiatre un haut degré de stabilité émotive, d'objectivité, d'empathie, qualités qui présupposent une certaine maturité. On s'attend à ce qu'il se connaisse, qu'il ait réglé ses propres conflits et qu'il vive en harmonie avec lui-même et sa culture, l'apprentissage des techniques de psychothérapie doit prendre racine dans un tel terrain.

Les formes de psychothérapie sont multiples. La psychanalyse, qui seule impose une neutralité absolue de la part du thérapeute, n'en constitue qu'un secteur. Dans la plupart des cas, il est inévitable que la relations médecin-malade encourage un échange de valeurs et de solutions. Ceci implique une action directe corrective et structurante sur le malade. Or, si le thérapeute a été formé en dehors de son milieu, en contact avec une culture, une langue, des problèmes sociaux différents des siens; s'il est mal identifié à son propre groupe, sa compréhension du patient en sera en quelque sorte déformée et les solutions qu'il pourra lui offrir demeureront inadéquates.

Ce fait prend une importance toute spéciale dans un milieu comme le Canada français dont la culture est actuellement en crise et qui, pour se réorganiser à un niveau plus vaste et actuel, a besoin de la lucidité objective de ses membres.

La culture canadienne-française est entrée dans une phase critique. Il n'est pas nécessaire d'être spécialiste dans ce genre de problèmes ou d'être né dans ce pays pour se rendre compte de la confusion, de la perplexité, voire même de l'angoisse qui semble pénétrer chacune des couches sociales. Tout est remis en question : les vérités traditionnelles, les idéaux collectifs, la sincérité personnelle et surtout l'autorité qui était leur raison d'être. Car ce que l'homme semble craindre par dessus tout est ce besoin que lui dicte son époque de faire le procès de l'autorité consacrée. Comme si cette analyse visait à la destruction, à l'anéantissement, comme si la possession de fausses vérités était plus rassurante que le progrès ardu et solitaire dans le respect de la liberté de la pensée.

Le Canada français du 19ème siècle, malgré ses restrictions d'ordre économique, politique, culturel, vivait dans un acte de foi, dans un atmosphère de clarté et de paix. Sa culture, étroitement liée à celle de la France du 17ème siècle, était basée sur le binôme humanisme et catholicisme. Il s'agissait d'une manière d'être huma-

(suite à la page suivante)

L'ATOME, NORAD, LE NEUTRALISME ET M. GREEN

Michel van Schendel

I

L'ENJEU des prochaines élections, c'est peut-être les relations fédérales-provinciales. Mais leur sens, c'est l'atome. C'est, deux mois après la reprise des essais américains et la relance de la course aux armements, la nucléarisation ou la non-nucléarisation du Canada. Il n'y a pas à se le cacher. Tous les facteurs sont maintenant en étroite conjonction pour définir l'imminence du danger qui menace la politique de défense (ou l'absence de politique de défense) du Canada.

Les réseaux d'alerte nucléaire dans l'étau desquels est pris ce pays sont d'une ampleur et d'une précision proprement hallucinantes, encore inférieures cependant aux normes d'une défense qui, pour être techniquement adéquate, demande l'allongement des périodes d'alarme et le renforcement des possibilités de riposte[1]. Ces réseaux d'alerte pouvant aussi facilement guider vers sa cible soviétique une fusée américaine que dépister la trajectoire, la vitesse et le point de chute probable d'une fusée soviétique, ils fournissent ainsi les bases matérielles de la guerre préventive dont, non sans logique, les stratèges influents du Pentagone font la meilleure "riposte" possible. Leur développement à partir de la ligne BMEWS, conçue à hauteur du cercle polaire comme *première* ligne de défense, s'accompagne de pressions croissantes de Washington sur Ottawa. Le temps n'est plus où le Canada, bien que membre de l'OTAN et contribuant même dans une mesure accablante pour son budget à la levée des armées atlantiques, pouvait se sentir à la périphérie de l'alliance et relativement protégé par ce vide stratégique où d'autres ambitions de puissance paraissaient le laisser. Avec une piété douteuse les ogives nucléaires attendent depuis trois ans d'aller se loger dans des fusées, les Bomarc B, conçues spécialement pour les recevoir. Aucun doute

(1) Lire à ce sujet le remarquable article de Peter Newman dans *Le Magazine Maclean*, livraison de mai 1962.

L'importance de l'enseignement...

(suite de la page précédente)

niste, où l'homme était la mesure de l'univers et construisait sa vie à partir de cette mesure. Le champ de l'action coïncidait avec celui de l'expérience personnelle. Il s'appuyait sur la nature et était ordonné par ses rythmes. L'élite intellectuelle aimait les classiques, pratiquait une philosophie de type scolastique, professait un catholicisme teinté de jansénisme et se méfiait de la pensée scientifique comme étant inférieure et dangereuse. Cette structure culturelle délibérément et physiquement isolée pour deux siècles et par conséquent soustraite à toute rencontre, a suivi graduellement un processus de dessèchement, de cristallisation, jusqu'à présenter les symptômes d'une rigidité formelle en contraste avec le pragmatisme de la vie quotidienne dans les différentes classes sociales.

Au début du vingtième siècle cet oasis bucolique est envahi par le courant de la civilisation occidentale avec sa révolution industrielle. La rencontre fut un choc brutal et inattendu. La crise était ouverte. L'homme était désorienté en face d'une contradiction fondamentale qui le menaçait et l'excitait à la fois comme un danger et une promesse. Or d'un côté il se sent déplacé : la connaissance démesurée qui lui est offerte dépasse de loin son expérience personnelle. Il ne peut ni la dominer, ni se l'approprier, ni l'humaniser. Mais en même temps la nature lui révèle ses lois et devient son esclave : dans le développement sans cesse accéléré de la technique, il trouve une tentation infinie de puissance. L'homme a maintenant les moyens de construire l'humanité et de réaliser sa vie selon ses désirs, de plus en plus affranchi des lois d'une nature naguère mystérieuse. Mais selon quels principes et en regard de quelles valeurs ? Il l'ignore. L'ancien ordre des choses est détruit et il se demande avec angoisse, dans une époque qui ajuste ses vérités au progrès de la science, où fixer son absolu.

Si on peut hasarder des prévisions et formuler des souhaits en cette heure de doute et d'espérance, la solution la plus lumineuse semble naître du côté de l'humanisation de la technique, selon les principes encore opérants dans la culture canadienne-française : le sens de l'homme et un christianisme intériorisé.

Il semble bien que dans ce processus l'enseignement devrait jouer le rôle fondamental de catalysateur de lucidité : le maître d'aujourd'hui se doit de stimuler chez son disciple le besoin de clarification personnelle et historique et d'éveiller chez lui la fidélité à son temps. ★

n'est possible : le gouvernement a délibérément choisi ces fusées plutôt que d'autres, il les a achetées sachant qu'elles ne pouvaient être utilisées que munies de leur charge atomique. Il s'est donc décidé à recevoir celle-ci de la main des Américains, bien que l'inquiétude politique lui ait fait jusqu'à présent ajourner l'aveu de cette décision et des modalités de contrôle dont elle s'accompagnera. Mais comme la démocratie formelle de l'Occident repose moins sur un axiome — les élections "libres" —, que sur le corollaire de cet axiome — le recours au peuple offre le moyen de prendre, après, les décisions qu'on n'ose pas prendre avant —, on peut être assuré, la nouvelle course aux armements et la volonté américaine aidant, qu'après le 18 juin M. Diefenbaker ou M. Pearson auront moins de scrupules à passer aux aveux.

Ce n'est cependant pas de Bomarc-B qu'il sera ici question. En lui-même, c'est-à-dire sur le plan technique, le débat autour des Bomarc est largement dépassé. On sait que ce type de fusée ne permet une défense relative que contre la pénétration en Amérique du Nord de bombardiers atomiques. Il laisse intacte, ou plutôt il confie à l'action d'autres moyens de riposte qui ne dépendent pas du Canada, la solution du problème de la défense contre les fusées intercontinentales. Les Bomarc-B sont donc des armes périmées. Mais l'insistance mise à les pourvoir d'ogives nucléaires donne au débat, qui cesse alors d'être académique, la double perspective suivante :

1) Dans la mesure où la politique militaire canadienne s'identifie à la querelle des Bomarcs, cette politique est tout à fait contingente et subordonnée. Si le gouvernement canadien accepte par conséquent les maigres ogives, il accentuera fortement sa dépense à l'intérieur du réseau de sujétion nucléaire qui a nom NORAD. Et ce n'est pas la tragique supplication de M. Diefenbaker, concernant l'exigence d'un double contrôle canado-américain sur le lancement des Bomarcs, qui y changera quoi que ce soit. Au contraire. Cette supplication révèle sans doute les embarras d'un gouvernement soucieux de conserver le contact avec la population. Il veut pouvoir lui dire : "Nous refusons d'une main ce que nous acceptons de l'autre. Cette histoire de contrôle nous garantit la possibilité de ne pas donner notre assentiment, à l'heure H, au lancement de fusées." Il est vrai d'autre part que les défaillances douloureuses de ce discours, des positions aussi mal assurées, ouvrent carrière et laissent un certain espoir de succès à des campagnes antinucléaires un peu audacieuses. Mais les arguties des tribuns d'élections, à supposer même que les stratèges du Pentagone soient disposés à leur accorder quelque attention au moment capital du lancement de la première fusée, sont sans effet à l'intérieur d'un système reposant sur l'acceptation des armes nucléaires. À l'intérieur d'un tel système, en effet, les incertitudes d'un double contrôle, les lenteurs inhérentes à l'installation des ogives nucléaires dans leurs fusées seulement *après* que le territoire ait reçu le signal de la première attaque (autre exigence formulée par M. Diefenbaker), toutes ces susceptibilités d'une indépendance formelle auraient pour seul résultat de découvrir stupidement les défenses du pays. Si le gouvernement commet la faiblesse décisive de jeter aux orties ce qu'il a pu sauver de son non-engagement nucléaire, il faut qu'il soit logique, il faut qu'il aille jusqu'au bout de sa faiblesse et fasse allégeance entre les mains des gens du Pentagone. A l'intérieur d'un tel système, si on accepte un tel système, il ne faut pas se le cacher, c'est eux qui ont raison.

Mais il est probable qu'on n'en restera pas là. Une fois acceptée la dépendance nucléaire, l'état-major américain aura beau jeu d'alerter les autorités canadiennes sur la désuétude du potentiel militaire canadien. Il faudra alors participer étroitement, mais toujours de façon soumise, à des programmes de défense conjointe, à des exercices — qui sait ? — de guerre préventive conjointe. Il faut savoir que l'achat d'ogives désuètes entraîne une dépendance nucléaire généralisée, par rapport aux conséquences de laquelle les recours seront de moins en moins nombreux. Ayons le courage de le reconnaître. Les jeux de l'autruche sont encore plus désuets que les Bomarcs.

2) Ce n'est donc pas de Bomarcs qu'il s'agit. C'est d'une orientation en matière de politique nucléaire, laquelle, à son tour, conditionne tous les aspects de la politique étrangère du Canada. Il est assez évident que le rôle du Canada au sein de l'OTAN, de l'ONU, à l'égard des pays neutres et neutralistes, à l'endroit de Cuba et de l'Amérique latine, sur le plan du commerce avec la Chine et aussi sur le plan des échanges canado-américains (de même que, par ce dernier biais, sur le plan de l'aménagement des ressources naturelles et sur celui corrélatif du partage des responsabilités entre le fédéral et les provinces, de près ou de loin par rapport à tous les problèmes économiques, nationaux et culturels de la vie canadienne) selon qu'Ottawa acceptera ou refusera sur son sol les armes nucléaires, acceptera ou refusera de dépendre inconditionnellement de Washington. Car si le gouvernement issu des élections cède à la logique du Pentagone, on ne voit pas bien quelles autres garanties de liberté — ou simplement de marchandage — lui resteront.

Quelle latitude un M. Green aurait-il à l'OTAN ou à la conférence de Genève de décrier la course aux armements, de réclamer la com-

préhension à l'égard de l'URSS, d'appuyer les propositions de compromis présentées par les neutres, d'insister au sein d'une alliance militaire sur la priorité des objectifs non-militaires[2], une fois que son gouvernement aurait en capitulant rejeté la légitimité de ces diverses insistances et accordé la priorité aux objectifs militaires ? Quelle possibilité resterait-il de tenter de se rapprocher le plus possible d'une voie médiane entre l'Est et l'Ouest à l'ONU et dans le monde, quelle oreille compréhensive présenter aux anciennes colonies, aux pays non-engagés, et comment se faire entendre d'eux si l'on jette soi-même à la poubelle la défroque de l'indépendance ?

Ce n'est pas tout. Pensons aux problèmes posés par le délabrement graduel des protections offertes par le Commonwealth. Il faudrait notamment pouvoir compenser la disparition au moins partielle du régime des préférences impériales par la recherche de nouvelles alliances commerciales susceptibles d'atténuer les effets de l'emprise américaine. Dans ce but, il faudrait sans doute réorienter l'économie, introduire un début de planification, développer les secteurs secondaires et tertiaires et, pour y arriver, commencer par imposer plus fortement, à la valeur du produit, les industries étrangères de matières premières. Mais comment une économie canadienne érodée, rigide, digérant déjà avec difficulté les investissements en provenance des pays du Marché commun, pourrait-elle faire face à de telles perspectives de renouvellement dès l'instant que seraient acceptées la nouvelle course aux armements et ses conséquences économiques cette fois irrépressibles ? Car la dépendance nucléaire, cela signifierait la sujétion étroite à l'industrie américaine des armements, techniquement seule capable de fabriquer en série les éléments hautement complexes entrant dans la construction des fusées, des ogives, des rampes de lancement, des systèmes d'alerte et d'attaque. Et, comme les exigences nucléaires iraient en se développant, le pays serait couvert d'un réseau de demandes pour ses matières stratégiques, pour ces mêmes matières premières dont l'exploitation unilatérale a marqué la mainmise des Etats-Unis sur le Canada. Quels moyens les Canadiens auraient-ils alors, sans révolution, d'orienter différemment leur économie ?

C'est l'heure du choix. Mais il faut voir, cependant, qu'elle est à double sens. Si accepter les armes nucléaires équivaut en définitive à contresigner la disparition à terme du Canada dans de plus vastes Etats-Unis, les refuser ne peut signifier un retour au statu quo. De toute façon quelque chose devra changer. Le gouvernement américain a donné un répit à Ottawa. Il attend le résultat des élections. Un refus de la politique nucléaire entraînera des pressions telles et l'entrée en action de tels moyens de coercition qu'il sera nécessaire, sous peine d'acquiescer finalement à la nucléarisation du Canada, de changer la vapeur. Le tout sera de tenir bon, avec un courage considérable, le temps qu'il faudra pour consolider des tendances déjà existantes, par exemple celle de la neutralisation, chercher des appuis à l'extérieur, découvrir de nouvelles alliances, jeter les bases d'une socialisation de l'économie.

Voilà la question esquissée. Elle l'est avec le risque d'erreur dû à des prises de position personnelles et à des dramatisations intentionnelles. Mais celles-ci sont des lunettes d'approche. Elles veulent grossir l'objectif pour le rendre plus sensible, montrer mieux son existence qui n'en est pas moins réelle.

Il est utile cependant d'ajouter que le problème nucléaire n'est pas une sorte de magie manichéenne qui précipiterait automatiquement, selon la solution adoptée, le salut ou la damnation du Canada. Ce problème est au centre d'une conjonction de phénomènes qui, ensemble, soulignent la gravité du cas et font en particulier de l'engagement ou du non-engagement nucléaire l'un des signes majeurs, le plus douloureux certainement, des difficultés politiques intérieures et extérieures de la Confédération.

On peut maintenant tenter de représenter les lignes de force, analyser les responsabilités, comme aussi réexaminer quelques-unes des possibilités du neutralisme en prenant pour point de départ l'étude de Charles Taylor dans le dernier numéro de *Cité Libre*[3]. C'est en effet très objectivement au neutralisme ou à une variante du neutralisme que conduit la nécessité du non-engagement nucléaire.

Mais disons tout de suite que, sur la scène politique canadienne, les prises de position se partagent malaisément. Quand bien même voudrait-on vouer aux gémonies le parti conservateur et lui opposer les libéraux, on n'y parviendrait pas. Rien de moins classique que le schéma politique canadien. Les ruptures ou les oppositions passent moins horizontalement entre chaque parti que verticalement à l'intérieur de chaque formation, rejetant à gauche ou à droite des tendances qui se retrouvent plus ou moins dans les autres formations, y compris dans le N.P.D. On peut en avoir un exemple si on jette un coup d'oeil sur la politique étrangère et la politique de défense des principaux partis en lice.

---

(2) Discours de M. Howard Green au Conseil ministériel de l'OTAN, le 5 mai 1962 à Athènes.

(3) "La bombe et le neutralisme", Charles Taylor, *Cité Libre*, mai 1962.

II

Charles Taylor définit le "neutralisme de l'intérieur" comme une politique étrangère possible pour le Canada. Ce neutralisme-là, il le conçoit au nom du réalisme politique comme une *tendance* au dégagement à l'intérieur des engagements existants, c'est-à-dire essentiellement à l'intérieur de l'OTAN. Car, dit-il (je me permets de résumer), il faut tenir compte des aspects contradictoires que présente la réalité de la guerre froide, considérer en particulier qu'à l'intérieur de l'OTAN *"chaque élément de notre armement comporte à la fois un facteur de dissuasion et un facteur de provocation pour l'adversaire. Pour n'avoir vu que le premier aspect, le monde occidental est tombé sous l'emprise de ce que C. Wright Mills a appelé "the military mentality". Ne concevant le problème que sous l'angle militaire, on arrive facilement à la conclusion qu'il faut avoir le plus grand nombre d'armements possible et qu'il faut se préparer le mieux possible à faire la guerre, même s'il s'agit d'une guerre nucléaire."* Il s'ensuit que, pour éviter la provocation et ne pas se leurrer sur une dissuasion qui engendre la course aux armements et enclenche inévitablement à la longue un système de représailles, la guerre, le Canada ne doit se permettre que des engagements conditionnels et partiels dont le respect *"doit emprunter beaucoup à l'esprit neutraliste"*. En conséquence, une politique étrangère conforme aux intérêts de ce pays est d'une part de prendre appui le plus possible sur le renforcement de la zone neutraliste et, pour cela, travailler à la consolidation de l'ONU considérée comme le moyen international légal de cette expansion, d'autre part à l'intérieur des blocs *"infléchir la politique dans le sens de la négociation et de la détente"*.

Une chose saute aux yeux. C'est dans une tendance *vers* cette politique définie par un jeune universitaire, membre et candidat électoral du NPD, que s'est orienté M. Howard Green, le ministre des Affaires extérieures d'un gouvernement conservateur. M. Green s'est efforcé le plus possible, autant que le lui permettaient la subordination à la politique occidentale et les rivalités au sein du cabinet de M. Diefenbaker, d'oeuvrer dans le sens de la coexistence. Il est caractéristique en particulier de constater que la distinction introduite par Charles Taylor entre les facteurs de dissuasion et les facteurs de provocation, conformément à l'esprit du programme du Nouveau parti, entraîne des conséquences identiques à celles que désire M. Green quand le ministre déclare à Athènes, devant ses collègues de l'OTAN, que les objectifs militaires de l'alliance ne doivent pas être un obstacle à la poursuite de ses objectifs politiques et à la négociation. Discours électoral ? Peut-être ! Mais alors c'est bon signe. Cela prouve que l'électorat se sensibilise aux problèmes de la paix. Discours, toutefois, qu'il serait injuste de décrire comme un simple "gadget" électoral. On en trouve aisément les correspondances dans la conduite antérieure de M. Green.

Rappelons pour mémoire que les délégations canadiennes à l'ONU et à Genève ont : 1) présenté un plan repris ensuite par la Grande-Bretagne prévoyant la discussion en priorité des mesures ou des principes de désarmement sur lesquels l'entente est immédiatement possible; 2) soutenu un projet de compromis présenté par huit puissances neutres alliant la nécessité des contrôles du désarmement et des essais au respect de la souveraineté nationale des Etats, ménageant ainsi les susceptibilités soviétiques; 3) "regretté" la reprise des essais nucléaires par les Américains, sans aussitôt annuler ces regrets, comme d'autres pays l'ont fait, par des considérations sur la légitimité de la décision américaine; 4) pris l'initiative à l'automne dernier d'un mouvement de protestation contre les 50 mégatonnes soviétiques, en prenant soin toutefois de préciser que cette condamnation ne visait pas l'URSS en tant que telle mais les essais nucléaires; 5) appuyé une proposition suédoise en faveur de l'étude d'un projet de constitution d'un club des puissances non-nucléaires, etc.

Ces initiatives sont partielles sans doute. Mais on n'avait encore jamais vu un ministre canadien des Affaires étrangères les prendre. Dans la situation actuelle, bien qu'une bonne volonté un peu pastorale les marque plus que l'efficacité, elles sont courageuses. En particulier, le vote à l'automne dernier en faveur de l'idée d'un club non-nucléaire. Plus encore que la portée pratique de ce geste et d'autres semblables, c'est son sens politique qui est important. Dans l'incapacité de critiquer ouvertement la politique nucléaire de l'OTAN (n'avait-il pas, la semaine précédente, refusé de condamner l'emploi des armes atomiques en cas de guerre, cette condamnation visant implicitement l'OTAN), le Canada se rattrapait par une critique implicite des aspects les plus dangereux de NORAD. Désireux de participer à la neutralité nucléaire d'un certain nombre de pays, il s'opposait même ainsi, bien qu'indirectement, aux grandes puissances de l'OTAN. Nous devinons au travers de cette attitude l'image des possibilités d'une politique neutralisante, selon le schéma qu'en proposent Charles Taylor.

Mais la position de M. Green devant l'idée d'un club non-nucléaire, comme le refus maintes fois réaffirmé de consentir à la dissémination des armes atomiques, a d'autres implications. Il ne fait pas de doute que la logique de cette position entraîne l'hostilité à l'entreposage d'armes atomiques sur le territoire canadien. Par discipline ministérielle M. Green ne l'a jamais précisé, mais c'est cependant bien le sens de sa politique.

Celle-ci est donc directement opposée aux projets du ministre de la Défense et du ministre associé, MM. Harkness et Sévigny, aux idées du clan militaire qui s'est habitué depuis de très longues années à imposer ses plans au pays presque sans intermédiaire gouvernemental[4]. Mais la politique libérale du conservateur Green n'en est pas moins opposée sur ce point à la politique conservatrice du libéral Pearson. Ce dernier, partisan de la constitution d'une force nucléaire de l'OTAN et favorable dans ce cadre à l'équipement de l'armée canadienne en armes nucléaires, se montre ainsi plus que suspect de sympathie pour la nucléarisation du Canada. Telle est en effet l'ironie de l'histoire que, si des pays comme l'Allemagne de l'Ouest, en revendiquant pour l'OTAN une force nucléaire autonome, peuvent espérer y gagner une plus grande indépendance stratégique et acquérir rapidement le moyen de torpiller les chances d'accord Est-Ouest, en revanche cette force de frappe autonome de l'OTAN assujettirait davantage le Canada, défavorisé par un puissant voisinage, à tout ce qu'il tente de refuser dans le NORAD. Il est vrai qu'en définitive, pour le Canada comme pour l'Allemagne, l'effet principal serait le même : le rapprochement à toute allure du danger de guerre.

C'est ce que semble avoir compris M. Green, dont les libéraux sont vraiment mal venus de ridiculiser la conduite des affaires étrangères.

On fera valoir évidemment que ce qui manque aux idées de M. Green, c'est une infrastructure leur permettant de s'épanouir. Dans un sens on aura raison. Le parti conservateur offre le spectacle de trop de désunion et de trop d'inconséquence politique pour qu'on puisse croire à la réalisation de ses meilleures velléités.

Mais je voudrais insister sur un point qui m'amène à une critique des idées de Charles Taylor. Je voudrais insister sur le fait qu'en dépit de toutes les difficultés, de toutes les rivalités, de toutes les velléités, les idées de M. Green que Charles Taylor reprend point pour point en les systématisant ont tout de même produit des résultats appréciables. Le moindre de ces résultats n'est pas d'avoir répondu à un éveil timide de la conscience internationale et pacifique des Canadiens par des prises de position politiques qui ont permis à leur manière d'en faire l'éducation. M. Green a montré le chemin. C'est en tant que conservateur qu'il l'a montré. Mais il n'a fait que le montrer. Une politique plus audacieuse, comme celle dont se déclarent partisans le NPD, devrait par conséquent aller plus loin.

Il n'est sans doute pas possible à un conservateur ou à un libéral de sauter le pas de l'OTAN, parce que les bases mêmes de leur politique feraient défaut. C'est pourquoi on peut apprécier de la part de certains de leurs hommes qu'à l'intérieur d'un choix qu'ils se refusent à remettre en question ils s'ingénient à la plus grande neutralité possible pour atténuer la rigueur de ce choix. Mais on ne peut dire la même chose de la direction du NPD ou de tous ceux qui disent se définir sur les positions de la gauche, — de cette gauche que Charles Taylor caractérise, de façon presque fabienne, par un certain nombre d'attitudes "morales".

Il faut alors aller en pêche profonde. S'apercevoir en particulier que la liberté d'action laissée par l'adhésion à l'OTAN est étroitement circonscrite, sans commune mesure avec le poids des hypothèques dont cette adhésion grève notre volonté de neutralisme. A l'intérieur d'une position forcément subordonné et militairement aliénante, le Canada peut-il faire autre chose que d'encourager des manifestations épisodiques de détente qui, si elles se heurtent aux intérêts des membres importants de l'alliance, feront long feu ?

Sans doute une politique de neutralisation doit-elle être menée prudemment, les moyens d'agir autrement manquant au Canada. Il faut donc procéder par palliers et, au début, à l'intérieur de l'alliance. Mais il faut aussi garder l'arrière-dessein d'en sortir, de façon à profiter de toutes les circonstances qui se présenteront. Cela d'autant plus que la relance de la course aux armements, si elle se continue, entraînera de nouvelles contraintes pour les pays membres de l'OTAN et éloignera parallèlement les possibilités de rapprochement d'un Canada atlantique avec les pays neutres. Où en seront alors la détente et la neutralisation chères à Charles Taylor ? ★

---

(4) *The Economist*, 17 mars 62, note à propos du Canada : "It is not (...) that civilian influence stifles the military advice. It is that civilian ministers have been reluctant to take their proper responsibility, and the military brass have been permitted to make far-reaching private agreements with the Pentagon long before the Government has had any idea of what they were up to."

L'ART ET L'ÉDUCATION DES ADULTES(1)

Marcel Rioux

IL y a des écrivains, des artistes, des hommes de science qui ne croient pas déchoir en s'occupant de faire comprendre et goûter au plus grand nombre ce qui leur est une raison de vivre; il y a des gens qui ne croient pas que l'art est un passe-temps réservé à une minorité privilégiée; il y a des intellectuels qui ne croient pas que ce qu'on appelle le peuple a une éternelle vocation d'abrutissement. Comme l'a montré Robert Escarpit dans son livre, **Ecole laïque, école du peuple,** la laïcisation consiste justement à diffuser dans les masses les attributs et les qualités que, dans les cultures cléricales, on envisage comme l'apanage exclusif d'un groupe d'initiés qu'on appelle clercs. Aujourd'hui où tout est remis en question dans notre milieu, il semble bien qu'il y ait au moins deux choses qu'on ne saurait mettre en doute : notre ignorance et l'inutilité de tenter aucun effort de rénovation sans que les masses y soient intimement associées. Ceux qui prennent la peine d'expliquer ce qu'ils trouvent juste, vrai et beau sont peut-être plus réalistes, moins cyniques en tout cas, que ceux qui croient qu'il y a une vérité pour les intellectuels et une autre pour le peuple; la curieuse campagne qu'on mène dans certains milieux contre les intellectuels reste dans la plus pure tradition cléricale.

Les auteurs des textes réunis dans ce cahier, Mademoiselle Joubert, Guy Viau, Jean-René Ostiguy, Andrée Desautels, Pierre Boucher, Gilles-M. Bergevin et Robert Elie, ne semblent pas penser qu'ils trahissent leur métier en essayant de faire partager au plus grand nombre d'entre nous, leurs connaissances, leurs expériences et leurs émotions artistiques. J'y ai vu beaucoup de générosité, de modestie et d'espérance. Si on les écoutait, l'ère des clercs, l'ère des savoirs ésotériques, l'ère des mandarins, l'ère de ceux-qui-sont-près-du-peuple-et-savent-ce-qui-est-bon-pour-lui, prendraient vite fin. Ces éducateurs ne croient pas avec certain journaliste au gros bon sens que le peuple rit d'eux et a autre chose à faire que d'écouter les singeries des artistes et des intellectuels.

Je vois beaucoup de vérité dans cette phase de Guy Viau : "Je ne veux pas jouer du paradoxe, dit-il, mais je pense que les spécialistes de l'éducation populaire devraient d'abord éduquer les élites . . ." (p. 3) Le sens du beau que possède le gros marchand de papier qui fleurit à Montréal m'inquiète plus que celui de son frère, resté "habitant" à Saint-Amable. Andrée Desautels exprime à peu près la même idée : après avoir cité un texte de Saint-Exupéry, où il brosse le portrait du "petit bourgeois de Toulouse", elle ajoute : "Avant que les petits bourgeois de Toulouse ne se multiplient dans notre pays, il convient d'indiquer quelques moyens pour vaincre les obstacles singuliers qui ont longtemps empêché notre art de concevoir l'étendue de ses pouvoirs et qui lui interdisent encore de prendre sa place dans le concert de l'humanisme." (p. 27-28).

Un des articles que j'ai le mieux aimé, c'est celui de Pierre Boucher, peut-être à cause de son orientation sociologique. Sa notion de "ventilation sociale" me paraît très juste. Parlant de théâtre, il écrit : "C'est dans son lieu, c'est à son heure, que les sociétés, les villes, les paroisses se confondent et se retrouvent. C'est là qu'elles se renouvellent. C'est là que s'opère leur catharsis sociale, c'est-à-dire la purgation par laquelle tous les membres d'une société globale cessent d'être des membres particuliers de clubs ou de familles, d'institutions ou de professions, redeviennent momentanément, mais d'une façon intense, des êtres déclôturés, décadrés, décloisonnés, des êtres socialement indéfinis et par là même rendus à leur plus simple humanité." (p. 44)

Il faudrait aussi citer longuement l'article de M. Bergevin où l'on voit comment une région, celle du Saguenay, s'éveille à l'art. Non, décidément, les gens ne sont pas aussi abrutis que certain journaliste répandu veut bien le croire.

★

(1) A propos du 9ième cahier de "Education des Adultes" Montréal, décembre 1961.

L'INTELLIGENCE, UN CRIME?

Réginal BOISVERT

IL y a quelque vingt ans, j'eus l'avantage insigne d'être l'élève d'un jeune professeur laïque véritablement cultivé, persuadé que l'éducation est essentiellement une oeuvre de libération intellectuelle; qui nous encourageait à être nous-

mêmes, à penser, comme on dit, "par nous-mêmes" — comme s'il était possible de penser "par les autres" !

Mal lui en prit. Il fut assez promptement "vidé" de son poste par des supérieurs bornés, intéressés avant tout à perpétuer un système sans vie, capable tout au plus de transmettre un certain nombre de notions toutes faites... et soigneusement émasculées. Pris en grippe par ses confrères, vilipendé privément par le curé, notre jeune maître fut mandé par les Commissaires, sommé de démissionner, et, sur son refus de le faire, remercié de ses services.

Je n'aurais pas cru que la chose pût se reproduire en 1962, à l'heure où, prétend-on, une ère nouvelle s'ouvre chez nous dans le domaine de l'éducation.

Je veux parler, bien sûr, de l'affaire Châtelain.

Voici un jeune professeur qui a eu l'audace de vouloir faire vraiment son métier, d'éveiller des intelligences; qui s'est heurté à l'incompréhension, puis à l'hostilité de son principal et de certains de ses confrères; et qui est maintenant congédié par la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

Pourquoi ? Qu'a-t-on à lui reprocher ? Quelques écarts de méthode et de langage, imputables à son jeune âge et à sa jeune expérience : de quoi s'être mérité une semonce tempérée de bienveillance. Mais sur le fond de la question, quel homme intelligent et renseigné osera dire que Châtelain n'a pas entièrement raison ? Qui pourra prétendre que sa critique du système n'est pas juste, que sa conception du métier d'éducateur n'est pas la bonne ?

On lui fera sans doute grief d'avoir porté sa cause devant l'opinion publique, de n'avoir pas attendu patiemment le verdict des autorités supérieures. Je crains fort que si Châtelain s'était tu, on ne l'eût "exécuté" que plus promptement, plus efficacement encore.

Le congédiement de Châtelain m'indigne, plus encore il me frappe de stupeur. De l'ancienne Commission scolaire, il ne m'eût nullement étonné; mais de cette Commission toute neuve, né de la récente "révolution"...

Il faudrait croire que chez nous, l'intelligence est encore un crime, surtout dans le domaine de l'éducation.

AVEC OU SANS MALICE

Jean PELLERIN

L'HISTORIEN anglais, Arnold Toynbee, a dit récemment dans une conférence qu'"Une civilisation dont la survie dépend d'une stimulation artificielle des besoins matériels a peu de chance de survivre très longtemps."

Civilisation m'apparaît un très grand mot pour désigner l'*American way of life* auquel fait allusion ici l'auteur. Depuis trois ou quatre siècles, ce mot pourrait se définir : "Assiette au beurre qu'on se passe avec plus ou moins de mauvaise grâce et que retient actuellement "l'Oncle Sam." J'exagère bien sûr; mais si peu... Qu'on me passe cette polissonnerie, ne serait-ce que pour faire un mauvais jeu de mots.

Il m'apparaît en effet que deux tyrannies menacent l'assiette au beurre : la tyrannie communiste qui tente de la chiper aux Américains, et la tyrannie des agences publicitaires de Madison Avenue qui la souille en y mettant trop de beurre. "J'estime, de conclure Toynbee, que le destin de notre civilisation dépendra plus encore de l'issue de notre lutte contre Madison Avenue, que de l'issue de notre lutte contre le communisme."

Voilà certes, pour un écrivain, ce qui s'appelle s'engager...

Les pharisiens se plaignent

On parle de plus en plus des "retombées radioactives". Les pays du bloc Atlantique (qui existent, eux !) se plaignent. Du Japon, d'Europe, des Etats-Unis, nous parviennent des cris d'alarmes. Il y a quelque temps, notre ministre des affaires extérieures, M. Green, signalait, du haut de la tribune de l'ONU, le danger que courent nos grandes villes d'Ottawa, de Montréal, de Fredericton, de Windsor et de Toronto du fait desdites "retombées radioactives" causées par les expériences nucléaires, alors en cours en URSS.

J'avoue que ce *tollé* général ne m'impressionne guère; je le trouve même pharisaïque et inconséquent. On sait qu'en 1958, le nombre total des explosions nucléaires s'élevait à 255, soit 165 par les Etats-Unis, 21 pour la Grande-Bretagne, 4 pour la France et 65 pour l'Union soviétique. 165 expériences pour les Etats-Unis, c'est tout de même un chiffre, et je ne me souviens de personne qui ait cru devoir se plaindre. Si les retombées radioactives constituent une menace pour Toronto quand une bombe éclate en Sibérie, quelle plus grande menace ce dut être au moment où on en fit exploser 122 dans le déserte du Névada !

Faut-il croire que les bombes américaines ne sont que de la "petite bière" comparées à celles des Russes ?

Vérité en deça, erreur au-delà...

★

DIX ANS DE TÉLÉVISION (1)

Marcel Dubé

DANS une ville de toiles peintes, qu'en une nuit des machinistes ont réussi à ériger, dans un monde fictif inventé pour un jour où pendant une heure des êtres au visage grimmé qui ne sont plus eux-mêmes, essaieront de recréer la vie, dans le ciel d'un studio, parmi d'étranges constellations de réflecteurs où marchent des hommes en équilibre, une voix se fait entendre soudain, impitoyable, sèche, brève, une voix coupée du reste du monde et qui domine les derniers moments d'agitation, une voix qui ne voudrait plus avoir d'âme et qui dit : "Stand-by, une minute".

C'est alors que ceux qui parlent se taisent, s'interrompent, ceux qui marchent s'immobilisent, ceux qui ont une place à prendre la gagnent. Ceux qui ont à avoir mal au ventre ont mal au ventre et ceux qui ont peur essaient de se ressaisir. Une minute : les jeux sont faits.

Voilà dans quelle ambiance je me retrouvais il y a un instant, en coulisse. Je vivais une autre fois, l'angoisse inévitable que nous avons tous très souvent ressentie depuis dix ans. Quand il n'y a plus qu'une minute qui reste avant de faire son devoir, de s'acquitter de la tâche à laquelle on a été assigné, on se sent à l'étroit en soi-même et on voudrait se voir ailleurs, dans une situation qui n'engagerait pas à fond, qui ne mobiliserait pas le meilleur de ses énergies.

C'est un concours de circonstances, un jeu du hasard, qui font que je me trouve devant vous, ce soir, à l'ouverture de ce troisième Congrès du Spectacle, avec cette tâche énorme de faire le bilan des dix premières années de télévision au Canada français.

Des gens mieux qualifiés pour ce genre de besogne ont été approchés avant moi mais qui n'ont malheureusement pu accepter l'invitation à cause de leurs occupations. Je me suis donc laissé prendre au piège.

Me demander de faire un bilan, c'était un peu me demander de retracer des souvenirs. Et les souvenirs, sont-ils toujours heureux ? Dix ans. Le temps a passé vite et je ne sais plus par où commencer. J'aurais envie de remonter très loin, très loin dans mon enfance à cette époque révolue où les avions n'allaient pas encore plus vite que le son, à ce moment de ma vie où ce n'était pas encore la guerre, où les gens ne soupçonnaient même pas qu'un jour la télévision ferait son apparition dans le coin le plus intime de leur demeure.

Nous sommes au lendemain de la crise. Mes souvenirs s'enchaînent mal, mais ils me reviennent quand même, pêle-mêle, poussés l'un par l'autre. C'est ma soeur aînée, je pense, qui un jour de Noël avait reçu en cadeau une "lanterne magique". Nous appelions cela une "lanterne magique", mais en réalité c'était un petit projecteur de forme cylindrique muni d'une manivelle. Tous les dimanches soirs, nous suspendions un drap devant la fenêtre du salon, ma soeur tournait la manivelle et nous assistions, émus, à nos premières séances de cinéma. D'une semaine à l'autre, les dessins animés restaient les mêmes, mais ils ne cessaient jamais de nous fasciner.

L'année du couronnement de Georges VI. Le nouveau roi vint en visite au pays avec la reine. Les besoins de l'empire leur inspiraient des voyages. Moi, j'étais en convalescence chez ma grand-mère. Le plus jeune de mes oncles s'était fabriqué un radio-crystal, à l'aide d'un jeu de mécano et d'autres éléments qu'il avait achetés chez un électricien. Un soir, il m'invite à sa chambre, me passe les écouteurs et fait fonctionner le minuscule appareil. De très loin, d'un monde inconnu, d'une autre planète, me semblait-il, me parvenaient des voix et des musiques. Complètement dépassé par le phénomène, je pensai que mon oncle était un grand inventeur.

Un peu plus tard, il y eut la radio à la maison de mes parents. Je me souviens de l'appareil : un meuble sympathique, comme il ne s'en fait plus aujourd'hui. Il était en bois avec la taille très haute d'une vieille horloge. Nos émissions préférées étaient celles qui nous faisaient peur : "Le Secret de la Chambre jaune", "Le Théâtre du Mystère". Elles nous obsédaient, hantaient notre sommeil d'enfant. Mon père, qui s'intéressait à autre chose, l'ouvrait le midi pour écouter la voix de Louis Francoeur. Pour les adultes, pendant toute la durée de la guerre, la radio fut un extraordinaire moyen d'information.

Il y avait aussi le cinéma qui noyait les écrans de propagande et de films de guerre. La Russie alors était un pays ami. Il fallait, selon la loi, avoir seize ans pour entrer dans les salles obscures. N'ayant pas encore cet âge, j'empruntais la carte d'enregistrement de mon frère aîné.

---

(1) Conférence prononcée le 4 mai 1962, à l'ouverture du troisième Congrès du Spectacle, tenu à l'Hôtel Windsor de Montréal.

1944. Les premières V-2 apparaissent dans le ciel de Londres. Les agences de presse s'affolent. La rumeur court que les Allemands projettent de lancer leurs engins-robots sur l'Amérique. C'est l'ère des avions à réaction et des fusées spatiales qui s'annonce. L'homme va se faire un autre concept des distances et des communications.

1945. L'Amérique, la première, a percé le secret de l'atome. Et c'est Hiroshima, Nagasaki. Dans le ciel du Japon, se dessine l'affreux champignon de l'angoisse nucléaire. Le monde vient de payer le prix d'une paix fragile. Ayant fait pendant six ans l'apprentissage de la destruction, les hommes se retrouvent devant leurs munitions inutiles, leurs engins désamorcés. Ils s'orientent alors du côté des techniques nouvelles, décident de prolonger les dernières découvertes de la science. Nous entrons dans l'ère de l'automation, de la super-industrie, de l'accélération, des satellites, de la prospection inter-planétaire. On enverra des appareils photographier la lune.

Comme le monde entier bouge, le Canada français va bouger lui aussi, mais au rythme prudent des pulsations de son coeur. Il a fait son effort de guerre, il a eu ses morts et ses éclopés et il a pu à deux reprises manifester ses sentiments et son mépris de l'impérialisme au cours des crises conscriptionnistes de 1942 et 44. Nous allons assister au Québec au phénomène de la classe bourgeoise et du prolétariat. Ceux qui ont profité de la guerre continuent de s'enrichir, d'autres cherchent à les imiter, d'autres encore quittent la campagne et viennent s'embrigader dans les usines, s'ensevelir dans les villes aux périphéries de plus en plus changeantes.

Il est difficile de définir le Canadien français d'alors. Replié sur lui-même, protégé par l'inconscience que le clergé et les politiciens ont depuis deux siècles cultivée chez lui, se croyant en possession tranquille de la vérité, il ne se rend toujours pas compte que des intérêts étrangers exercent sur lui une domination de plus en plus grande. On lui parle d'autonomie et il en rêve dans son sommeil. Il se laisse bercer par la magie de ce mot dont il ne connaît pas les exigences.

Intellectuellement, moralement, les masses sont indigentes. La classe bourgeoise l'est aussi mais elle affiche, à mesure qu'elle prospère, une satisfaction qui fait peine à voir. L'homme d'ici ne connaît qu'une morale : celle de la sécurité, sa philosophie est la peur. On dirait que depuis deux siècles, il a désappris à vivre. Il ne pense plus vraiment, il fume l'opium de la passivité.

Il existe bien quelques écrivains, quelques poètes, quelques journalistes, quelques intellectuels qui tentent désespérément de faire entendre leurs voix, mais leur auditoire est restreint. On ne respecte pas ceux qui ont des idées, on ne s'intéresse pas à eux. Ce sont des fous ou des communistes. On n'a d'admiration et de tolérance que pour les fourberies du politicien, on n'obéit qu'à l'autorité sacrée de l'épiscopat et du clergé.

Voilà que je trace un portrait bien sombre, mais il est fidèle, je crois, à la mémoire que j'en garde. N'est-il pas vrai que l'énigme de l'homme, que les problèmes essentiels de la vie nous échappaient totalement ? N'est-il pas vrai que nous avions cessé depuis longtemps de nous poser des questions et qu'il nous suffisait de craindre les châtiments éternels après la mort pour que nous nous sentions justifiés de reculer devant la vie qui s'offrait à nous ?

Je ne sais pas pourquoi je fais ces longs détours pour en arriver au sujet qui nous occupe. J'ai l'impression, en ce moment, de mettre des chiffres dans les mauvaises colonnes. Si je sens le besoin de revenir si loin en arrière, c'est pour savoir à peu près d'où nous sommes partis.

Maintenant, brûlons les étapes. **1952.** Nous avons vingt ans, nous revenons de St-Jean, Nouveau Brunswick, où s'est tenu le Festival National d'Art Dramatique. Nous y avons joué ma première pièce en un acte : "De l'autre côté du mur", qui a obtenu un certain succès. En tout cas, on en a parlé dans les journaux et c'est tout nouveau pour nous. Nous avons fait un peu de radio, nous sommes épris de théâtre et il y a la télévision qui s'en vient. Nous feignons d'y croire mais nous avons des doutes, nous ne sommes pas tellement certains que cela va se produire.

Puis, un matin, un coup de téléphone de Radio-Canada et on nous propose de téléviser "De l'autre Côté du Mur" en circuit fermé. Ce sera la première tentative d'émission dramatique à la télévision canadienne. Nous négocions très vite l'affaire et nous nous lançons tête baissée dans l'aventure. Le studio est nu, on n'y voit que deux caméras et une longue perche pour prendre le son. C'est que la Société n'a pas encore ses ateliers de construction de décors. Elle nous achète les nôtres : cinquante dollars. Comme ils sont trop hauts, nous leur scions la tête. Le jour venu, une vingtaine de personnes, tout au plus, furent témoins de l'expérience. Personnellement, je n'en conserve qu'un vague souvenir, puisque faute de personnel, je dus agir comme régisseur pendant l'émission. D'autres expériences suivirent. En plus d'être scripteur, je fus tour à tour, machiniste, bruiteur et . . . script-assistante.

Rue Ste-Catherine, les marchands commencèrent à mettre des appareils en vente. Les passants curieux s'arrêtaient devant les montres des magasins et assistaient bouche-bée aux premiers essais de transmission. Comme on ne leur servait que l'image, ils avaient l'impression d'être retournés à l'époque du muet. Plusieurs appareils mal ajustés offraient en plein été des tempêtes de neige. Les difficultés temporaires étaient fréquentes et pouvaient parfois se prolonger assez longtemps.

"Ça ne prendra pas", disaient certaines gens. "Ça va s'améliorer", disaient les autres. Les marchands avaient bien calculé, ils firent fortune. En très peu de temps, ils vendirent des milliers et des milliers d'appareils. On commença à en trouver partout. Dans les restaurants, dans les tavernes, dans les chambres d'hôtel, dans les chambres d'hôpital, dans les chambres de bonnes, dans les salons des riches, dans les salons des pauvres. Sur les toits des maisons, les antennes firent leur apparition, semblables à des épouvantails à moineaux. Déjà les gens avaient appris à jouer avec leurs oreilles de lapin de façon à recevoir la meilleure image possible.

Il y a dix ans de ça. Dix ans que ça dure, dix ans que jour après jour, les images se succèdent sur le petit écran-miroir de la boîte à désennui. Comme elle est loin la "lanterne magique" de mon enfance !

Ce n'est plus de bilan qu'il faudrait parler ici, mais d'inventaire. Parce que c'est ce que la télévision a fait chez nous depuis dix ans : un inventaire de nos forces, de nos richesses, de nos talents; un inventaire de notre âme aussi, un inventaire de nos sentiments.

Dans toute littérature, nous trouvons des exemples d'écrivains qui cherchent leur véritable identité. Et je crois que c'était notre premier problème : trouver notre identité, savoir un peu qui nous étions.

L'homme ne se connaît pas nécessairement en tournant le regard vers lui-même, il est bon qu'il se regarde comme il faut dans une glace, mais il doit aussi jeter les yeux du côté des autres.

La télévision a fait les deux à la fois. Elle a servi de miroir au peuple et elle lui a ouvert une fenêtre sur le monde. Bientôt, elle attirera son regard en direction des astres.

Voilà ce qui se passe en Chine, voilà ce qui se passe en Algérie, voilà ce qui se passe aux Indes ou au Congo, dit-elle, voilà ce qui se passe dans la province du Québec, voilà ce qui se passe au Canada. Voici ce que tu es, voici ce qu'ils sont. Ils ne pensent pas comme toi, tu ne penses pas comme eux, mais en dernière analyse, toi et eux avez le même destin.

Des problèmes, ça existe partout. L'homme est né avec une intelligence pour les discuter et essayer de les résoudre. Les intellectuels, les écrivains, les artistes, les philosophes, les prêtres, les politiciens, les scientistes, regarde-les, écoute ce qu'ils ont à dire, puis juge-les. Il est bien peu probable qu'il n'y ait qu'une seule vérité sur la terre, mais tu es né pour rechercher constamment la vérité et pour respecter celle des autres. C'est dans ce sens que la télévision a voulu servir. Elle n'y est pas toujours parvenu mais ses efforts restent indéniables.

Je suis de ceux qui croient qu'il s'est passé bien des choses au Canada français depuis dix ans. Il suffit d'être attentif pour s'en rendre compte chaque jour. Dans la rue, j'écoute les gens parler, quand je prends le taxi je converse avec le chauffeur, dans les endroits publics, je prête l'oreille aux discussions. Les gens du peuple ne parlent déjà plus le langage qu'ils employaient dans certaines de mes premières pièces. Pour être fidèle au milieu qu'il dépeint, l'écrivain de théâtre réaliste doit rester constamment en éveil et noter les progrès qui se font dans la langue parlée.

Il y a dix ans, il n'existait pas de vie théâtrale soutenue à Montréal. Aujourd'hui, les spectacles se succèdent à un rythme prodigieux. C'est à peine si on a le temps de tout voir. Les écrivains écrivent et publient, la littérature canadienne-française prend un coup de maturité.

Une idée nouvelle est lancée, elle ne meurt pas tout de suite. Elle est discutée, analysée et très vite elle affronte l'opinion publique. Si elle contient sa part de vérité, elle rebondit, elle est retenue, elle enrichit ceux qui y croient.

La télévision n'est pas étrangère à ces phénomènes. Elle les a directement ou indirectement provoqués.

Lisez les journaux. On y traite ouvertement de problèmes dont on parlait très peu, il y a dix ans. Problèmes d'éducation, problèmes politiques, sociaux, religieux. L'indépendance du Québec, l'école neutre, la nationalisation des ressources naturelles, l'abolition du patronage politique, les commissions d'enquête. Le peuple est renseigné sur tout ce qu'il a le droit de savoir. Il se passe quelque chose au Canada français, quelque chose comme un rajeunissement, une sorte de révolution libératrice. Nous n'allons pas aux barricades mais nous apprenons enfin que la liberté n'est pas un privilège mais un droit, que pour sauver la démocratie, il faut abolir les dictatures. Les masses étaient inertes, informes, des individus lèvent la tête qui prennent conscience de leur condition d'homme et qui demandent qu'on les respecte. Et dans cet épanouissement soudain, dans ce printemps nouveau chargé de promesses, dans cet éclatement d'anciennes structures, je crois une autre fois que la télévision a joué un rôle d'importance.

Quand l'homme ne se refuse plus à connaître, il découvre des valeurs nouvelles, il apprend à ne plus avoir peur. Et la télévision a tenté de lui fournir chaque soir l'occasion d'apprendre quelque chose. Bulletins de nouvelles, reportages, panels, émissions éducatives ou simples divertissements.

Ceux qui ont vingt ans aujourd'hui pourraient vous apporter un témoignage différent du mien car ils ont eu le privilège d'assister à l'avènement de la télévision alors qu'ils étaient enfants. Ils ne sont pas comme moi de la géné-

ration de la "lanterne magique", mais de celle de l'écran électronique. A l'époque où il n'y avait que la radio, il nous fallait inventer les images dans notre tête, alors qu'aujourd'hui, les enfants ne se donnent plus cette peine et n'ont plus qu'à tourner un bouton pour être transportés en un instant dans un autre monde et se laisser aller à un merveilleux dépaysement.

Dépaysement. Quel mot merveilleux ! Les gens s'ennuient, plus les jours passent, plus la vie se ressemble, plus le besoin d'évasion se fait sentir au fond de l'âme.

Les gens s'ennuient, ils sont prisonniers de la vie quotidienne, prisonniers de leurs devoirs, prisonniers de leur condition. Il faut les amener ailleurs, quelque part dans le monde, quelque part sur la terre où ça ne ressemble plus tout à fait à la vie de tous les jours.

Ils demandent à rire ou à pleurer, ils demandent qu'on les intéresse. Ils ont droit à leur part de rêve et d'émerveillement. Et je crois qu'en dix ans, la télévision a connu de très beaux moments au Canada français, je crois qu'elle a su à plusieurs reprises émouvoir le public et l'intéresser. Pas toujours d'une façon soutenue, bien sûr, les maladresses, les échecs n'ont pas manqué, mais quand je songe à ce qu'il a fallu d'audace, d'efforts, d'énergie, d'invention, pour maintenir pendant dix ans à un rythme de production qui croissait continuellement, une certaine qualité dans les émissions, je ne puis m'empêcher de dire que quelque chose a été fait que nous ne devons pas regretter. De tous ces efforts accumulés, est né dans le monde du spectacle, une fraternité merveilleuse entre les artistes, les artisans, les techniciens, les administrateurs qui le composent. Une fraternité qui se reconnaît ce soir et que l'on retrouve souvent sur le plateau au cours d'une émission. Nous sommes des milliers d'hommes et de femmes à pouvoir nous inscrire à l'actif de ce bilan que nous faisons.

Si nous reconnaissons que l'avènement de la télévision a rendu un service immense au peuple canadien-français, nous devons reconnaître aussi que, dans les circonstances, seule l'entreprise d'état pouvait provoquer chez nous un tel remous de vie, un tel réveil des consciences.

Il s'agissait au point de départ d'instituer une télévision qui soit culturelle, qui soit canadienne, qui reflète nos façons de vivre et de penser, notre manière de créer. Il n'était pas question d'aller emprunter à l'étranger, de faire économique et de lésiner sur le contenu canadien de la programmation.

Nous vivons malheureusement dans un pays où le système économique fait peser sa dictature sur les pouvoirs politiques. Les partis traditionnels ont une forte tendance à favoriser l'entreprise privée qui se charge de payer bien des comptes d'élection.

Qu'arrive-t-il, par exemple, à Québec ? C'est en février dernier, je crois, que le Bureau des Gouverneurs y siégeait. Deux demandes furent présentées pour l'obtention d'un poste de télévision français dans la capitale de la province. L'une par Radio-Canada et l'autre par une entreprise privée. Quelques mois ont passé et nous ne connaissons pas encore la décision du Bureau des Gouverneurs. A Québec, l'opinion publique s'est pourtant prononcée en bloc en faveur de Radio-Canada ! Et il ne serait que normal que la ville de Québec soit desservie par l'entreprise publique. Pourtant, c'est le silence, les Gouverneurs retiennent leur décision. Il y aura des élections en juin, le gouvernement conservateur n'a pas intérêt à se rendre impopulaire.

Mais le Bureau des Gouverneurs ? Nous avions toujours pensé qu'il n'était pas là pour faire le jeu des partis politiques ou pour accepter de subir les pressions des amis du régime.

Que l'on permette à l'entreprise privée de faire du commerce avec la télévision, c'est déjà une chose discutable, que l'entreprise publique soit forcée pour des raisons budgétaires de faire appel à la commandite, est une chose plus discutable encore, mais qu'un parti politique se mette en tête de miner lentement les fondements de l'entreprise publique, c'est la pire contradiction. Depuis le temps que les partis traditionnels nous parlent d'unité et de fierté nationales ! Je ne connais pas d'organisme d'Etat qui ait fait plus pour essayer de donner des traits humains et distinctifs à cet être étrange qui s'appelle un Canadien, que la Société Radio-Canada.

Mais nos politiciens ont leur manie. Ils ne tiennent pas à ce que les masses soient au courant de tout, il leur déplaît qu'elles soient parfaitement informées. Ils prêchent la démocratie mais ils ne croient pas au véritable jeu démocratique. La place publique sert avant tout leur démagogie, ils ne sont pas enclins à favoriser ni la critique, ni la discussion objective et lucide.

Et ils fabriquent des gauchistes avec tout le monde, ils rassemblent des comités parlementaires sur la radio et la télévision pour faire la chasse aux sorcières.

Je ne suis ici que le porte-parole de moi-même et cette causerie n'engage en rien les membres du Congrès du Spectacle. Je me rappelle tout simplement, avant de terminer ce bilan, qu'il fut un temps où les députés qui siégeaient au comité parlementaire à Ottawa, au lieu de se pencher sur les véritables problèmes de la Société Radio-Canada qui existaient alors et qui existent encore, préféraient s'enquérir des cachets que gagnaient certains artistes et certains commentateurs à Montréal.

Il y a eu des moments sombres dans ces dix années de télévision, mais il y a eu aussi des moments inoubliables. Et c'est à ceux-là qu'il

faut surtout nous accrocher. Ces moments où nous avons eu l'impression d'avoir fait quelque chose avec les moyens mis à notre disposition. Ces moments de fraternité où nous réussissions presque l'impossible.

Voilà ! Dix années se sont envolées que nous ne rattraperons jamais mais qui nous auront quand même permis d'apprendre un métier. Nous n'avons malheureusement plus vingt ans et nous savons que nous ne pourrons plus jamais recommencer comme si c'était la première fois.

Il y a des hommes qui, ayant débuté assez jeunes dans la vie et ayant connu un certain succès, s'étant créé une certaine réputation, traversent à trente ans une crise étrange et inattendue. Ils se réveillent un matin avec l'impression qu'ils n'ont plus rien sur le coeur, que sournoisement un vide s'est créé en eux, qu'ils n'ont plus désormais rien de neuf à dire, qu'ils ont fait ce qu'ils avaient à faire et ils ne retrouvent plus l'élan ni l'enthousiasme du départ dont ils auraient besoin pour continuer.

A trente ans, dans ce pays, on a aimé, on a travaillé, on a produit, on a perdu beaucoup d'illusions, le feu de la révolte qui nous secouait et nous lançait contre la vie semble s'être éteint et nous commençons à nous dire que le temps de jeunesse est définitivement passé.

Et si nous ne prenons pas garde nous risquons de croire que cela est vrai et nous nous enlisons dans l'habitude, dans la routine, nous capitulons lamentablement; nous ne soupçonnons pas qu'une grande part d'énergie nous reste, que la véritable jeunesse est celle de l'âme, que c'est au milieu de la course que les grands athlètes trouvent leur deuxième souffle.

A trente ans, à quarante, il est toujours trop tôt pour être victime du désenchantement et las de tout. Il ne s'agit plus de refaire ce qui a été fait mais de savoir ce qu'il nous est encore possible de faire.

C'est un peu comme ça que m'apparaît la télévision aujourd'hui. Comme un homme de trente ans qui vient d'atteindre sa première maturité. Il se trompe s'il cherche à refaire le passé. Il voit juste s'il refuse de se retrancher dans la triste satisfaction des vaincus.

Après la "lanterne magique" les hommes ont découvert autre chose. Ils ne se sont pas arrêtés au radio-crystal ni au cinéma muet. Ils ont cru en l'avenir, ils l'ont façonné à leur manière, ils lui ont imposé leur volonté.

Dix ans se sont passés mais le temps ne compte pas. Il y a dix autres années à entreprendre. Et après, il y en aura encore dix autres. Quand nous ne seront plus là, d'autres viendront qui auront vingt ans, qui seront aussi intransigeants que nous l'avons été, qui auront des yeux plus grands que l'espoir, qui seront stimulés par leur enthousiasme et leur immense besoin de s'exprimer. Ils prendront notre place.

Voilà ! J'aurais pu évidemment essayer de faire un bilan plus précis, plus détaillé, apporter plus de nuances dans mes allégations, mais j'ai préféré dire sur le sujet les premiers mots qui me venaient aux lèvres. Je ne vous ai sans doute rien appris mais j'espère n'avoir pas abusé de votre patience.

Nous sommes tous lancés dans la même course vertigineuse et si nous nous arrêtons un instant, ce soir, c'est seulement pour retrouver notre deuxième souffle !

★

DÉMOCRATIE...

(Quelques règlements extraits du *Manuel de la Ligue du Sacré-Coeur,* 21e édition, 375e mille, 1960, pp. 7, 9 et 10.)

5. — Directeur

Le titre de "Directeur" est réservé aux prêtres qui ont charge de la Ligue sur le plan national, diocésain ou paroissial.

Le Directeur est désigné par l'autorité ecclésiastique compétente.

Il a toute autorité sur la Ligue.

6. — Conseil

Le Conseil de la Ligue comprend l'Exécutif et les Chefs de groupe.

Toute décision du Conseil doit avoir l'approbation du Directeur.

9. — Elections

Le Directeur peut nommer tous les Officiels de l'Exécutif.

Cela n'est pas toujours habile, mais devient parfois nécessaire.

On peut aussi procéder par élection.

L'Exécutif n'est pas élu par un vote populaire de tous les Ligueurs.

Le Président est élu par le Conseil et de la façon suivante :

a) vote indicateur : chaque Officier et Chef de groupe, par scrutin secret, indique un candidat au poste; les bulletins de vote sont remis au Directeur;

b) le Directeur seul prend connaissance du vote indicateur, élimine s'il y a lieu les candidats non désirables et remet au président d'élection la liste par ordre alphabétique des deux ou trois candidats qu'il juge désirables;

c) mise en nomination : le président d'élection lit les noms des candidats tels que remis par le Directeur.

DE L'ENGAGEMENT À LA MOBILISATION

Yerri KEMPF

L'ENGAGEMENT, ça commence à me fatiguer. Tous ces grands coups de gueule, ces torses bombés, ces protestations, ces pétitions, ce cirque, quoi ! Les fauves repus qui font leur numéro . . . C'est le pape de l'existencialisme qui a lancé la mode autour des années 45 . . . 46. Une fois que les Fridolins, battus, eurent évacué le Café de Flore, il devenait en effet urgent de s'engager . . . pour commander aux pelotons d'exécution ! Il s'agissait selon la jolie formule de la bulle sartrienne d'être "dans le coup". Un coup qui a fait long feu et qui, durant une décennie et demie déjà impose une fausse table de valeurs, instaure le règne de la confusion dans les esprits et donne bonne conscience aux prébendiers des lendemains qui chantent . . . Il serait temps, me semble-t-il, de mettre les choses au point et de réduire à néant les effets radioactifs de l'agité du bocal.

D'abord un brin d'histoire. Pourquoi au fait les intellecteuels se pavanent-ils sur les tréteaux ? Occupent-ils l'avant-scène ? Coupent, tranchent, illuminent ? D'où ce prestige ? Cette autorité ? Ne serait-ce pas par hasard dans le dictionnaire qui se trouve l'explication ! Ne sont-ce pas les Homère, Eschyle, Dante, Shakespeare, Cervantès, Molière, Goethe . . . qui servent de caution ? Oui tout simplement, M. Jean-Paul Sartre se fait prendre au sérieux parce qu'il y a près de trois mille ans un certain Homère a chanté la terre grecque. Si les écrivains obtiennent tant de considération, c'est sur pièces. Des pièces qui s'appellent l'Illiade, l'Orestie, la Divine Comédie . . . Je n'en jette plus. Je cite en gros. Très en gros. Pour situer le problème, comme ils disent. Bon, il y a donc des écrivains parce qu'il y a des oeuvres. Ce n'est pas plus malin que ça ! Première évidence : cette corporation — éminente — n'existe qu'en fonction des produits de bonne qualité qu'elle met à la disposition des hommes. C'est comme ça. Il n'y a pas à sortir de là !

Ce premier point une fois acquis — je répète : prestige de l'écrivain — oeuvres immortelles — il faut tout de suite spécifier sur quel plan se situe cette activité bizarre si l'on veut, qui consiste à écrire en alexandrins, à lancer Don Quichotte contre des moulins à vent . . . Sur le plan dit esthétique. C'est de la philosophie élémentaire. On est même gêné de rappeler des choses aussi élémentaires ! Donc l'écrivain existe sur le plan esthétique, par le plan esthétique, pour le plan esthétique. Il tire son pouvoir, sa sève de l'esthétique. Supprimer l'esthétique et il n'y a plus d'art ! Plus de poèmes, plus de tragédie, plus de romans . . . partant plus d'écrivains ! Toute la raison d'être de la corporation se trouve anéantie.

Dans la vie, il n'y a pas que l'esthétique. Qui songerait à le nier ? Il y a entre autre le bol de riz du petit Chinois. La question sociale. La politique; non, il s'agit de savoir si en tant qu'écrivain, il faut penser bol de riz d'abord ou Phèdre. C'est-à-dire pour être tout à fait précis : Racine devait-il écrire Phèdre ou essayer de transformer le Grand Siècle en "concourant à produire certains changements dans la société qui l'entourait" ?

Voyons Dante, qui a concouru, lui ! Pourquoi son nom est-il encore dans la mémoire des hommes ? Parce qu'il était gibelin ? Ou guelfe ? Au fait, qu'était-il ? Que veulent dire aujourd'hui ces mots "engagés" : gibelin, guelfe ? Du vent, du vent . . . Le vent de l'histoire . . . si cher à nos apôtres de l'engagement. Non, on se souvient de Dante parce qu'il a aligné quelques milliers de vers incandescents, dont le feu d'Enfer nous brûle encore . . . La Divine Comédie ! Hé oui, la Divine Comédie . . . La première chose que doit faire tout écrivain digne de ce nom, c'est écrire. Et écrire pas n'importe quoi !

• •

Encore une fois, il ne s'agit pas de nier l'importance du bol de riz, de sous-estimer l'affreuse certitude que "le monde a faim" . . . qu'on torture ici et ailleurs. Simplement, l'écrivain qui a une oeuvre à faire, la réalise sur un autre plan. Non seulement la réalise sur un autre plan, mais doit

même, le plus souvent, s'abstraire du quotidien, oublier la clameur de son siècle, pour atteindre à la vérité profonde de Hamlet, du père Goriot, de Dona Prouhèze ... Rilke qui savait de quoi il parlait, l'a longuement dit dans ses admirables "lettres à un jeune poète". La solitude, c'est le mot qui revient le plus souvent. Et Léonard de Vinci qui n'était pas précisément un imbécile et dont les écrits restent nourriciers après cinq siècles, notait dans ses carnets: "Si tu es seul, tu seras tout à toi !" Il y a là une terrible exigeance qu'on peut traduire en termes d'égoïsme et condamner, mais qui est à la source même de toute création. C'est fait. Ceci dit, on peut estimer que le bol de riz est plus important que Phèdre; c'est un point de vue. Mais ça ne peut être celui de l'écrivain ou alors qu'il change de métier. L'abbé Pierre recrute : il manque de collaborateurs.

• •

Non seulement l'engagement s'avère contraire à l'existence même du métier d'écrivain, mais il est plein d'embûches dans le domaine même où il prétend tout bousculer. Cela se constate et sur le plan du jugement et sur celui du caractère. Pourquoi un homme qui a le talent de composer de beaux poèmes, aurait-il le don d'infaillibilité en matière politique ou sociale ? Valéry — un des cerveaux les plus filtrants de l'Occident moderne — n'a-t-il pas été anti-dreyfussard ? Historiquement, il est maintenant prouvé que le capitaine juif était innocent. Comment Valéry aurait-il pu le savoir ? Pas plus que Zola d'ailleurs. Il s'agit là de prises de positions affectives ... d'autant plus dangereuses qu'elles impressionnent l'opinion publique. Du moment que Mauriac est encore gaulliste, n'est-ce pas ? ...

Et la carrière du père Hugo ? A quel autel n'a-t-il pas présenté son encens ? Palinodies de grand poète, je ne vois pas ce que cela présente de si urgent, de si essentiel ! Comme si les girouettes et les paillassons ne s'offraient pas treize à la douzaine ! Et, ce qui est encore plus grave, c'est que l'engagement mène souvent notre bonhomme du côté de la caisse. Par ici la bonne soupe ! Pour n'en citer qu'un, Victor Hugo sera celui-là ! Il était pour le "petit" Napoléon avant le 2 décembre. Avant le coup d'état. Parce qu'il espérait décrocher un portefeuille. Un petit portefeuille ! Napoléon n'avait pas assez de portefeuilles pour tous ses engagés ! Et voilà comment on s'en va à Guernesey faire tourner les tables et rugir les "Châtiments". L'engagement ! Pouah !

D'ailleurs la littérature engagée existe depuis belle lurette. Elle porte même un nom. Elle s'appelle du journalisme. Et qui possède ses lettres de noblesse. Signées par exemple : Georges Bernanos. Car la littérature vraiment engagée devient de la polémique.

Non, l'engagement n'est nullement souhaitable pour l'écrivain. Surtout, il n'est pas un devoir ! Quand Sartre tient Flaubert responsable de la répression qui suivit la Commune parce qu'il n'a pas écrit une ligne pour l'empêcher, l'auteur de "La nausée" déconne. D'abord les lignes de Flaubert — en admettant qu'il désapprouvât la répression — n'auraient rien empêché du tout en matière de répression — Est-ce que le grand bocal a empêché Kroukrou de faire exploser ses bombes par ses articles ? — et ensuite, le temps consacré à sentir, penser et rédiger sa protestation aurait été perdu par Flaubert pour le polissage de l'oeuvre qu'il avait alors sur le métier. Ce qui aurait été bien dommage !

• •

Quand on sait par ailleurs, combien les gens qui s'occupent de politique, d'économie, de socialisme ont de la peine à s'entendre, à se mettre d'accord sur la nature même des faits qu'ils prétendent modifier, à juger de la portée de ces faits — une portée de quelle durée d'ailleurs — on ne voit pas ce que les poètes, les dramaturges, les romanciers iraient faire sur pareille galère ! L'histoire n'est-elle pas pleine de ces sottises mémorables qui apparaissent un jour géniales par leurs conséquences ? Et que de crimes qui sont devenus sources d'immenses bienfaits ! Je pense souvent, en écoutant la merveilleuse musique de jazz que celle-ci n'a été possible que parce qu'il y a quelques siècles d'infâmes marchands d'ébène ont arraché des milliers de noirs à leur soleil ? A leur savane ? Et aujourd'hui cette ignominie transmuée émerveille nos coeurs ! Hélas, toutes les saloperies ne finissent pas par du jazz ! Et Chamfort n'avait pas tort de remarquer : "... il faudrait considérer qu'acheter de belles tragédies, de bonnes comédies au prix de tous les maux qui suivent l'esclavage civil et politique, c'est payer un peu cher sa place au spectacle !"

Justement Chamfort, voilà mon homme. Son exemple est probant. Intelligent, lucide, courageux, désintéressé, il s'est engagé. Et engagé jusqu'au cou. Condamnant à juste titre une société où l'abus du pouvoir, les vices et l'ignorance conjuguaient leurs effets, il a contribué de toute son énergie à l'abolition des privilèges et à la naissance d'une société nouvelle, meilleure . . . "Liberté, Egalité, Fraternité !" On sait comment cela s'est terminé. Par un suicide. Et quel suicide ! Oui, Chamfort quand il a vu à l'oeuvre les nouveaux tyrans qu'il avait appelés de toute sa générosité, il s'est tiré une balle dans la tête, tranché la gorge, frappé au coeur et ouvert les veines. Pareil acharnement à se détruire est rare ! C'est que le malheureux s'était engagé !

• •

Il y a enfin un dernier inconvénient à la pratique de l'engagement puisqu'elle consiste à subordonner l'esthétique au social. A partir du moment que l'écrivain admet que les impératifs du social priment ceux de l'esthétique, quel argument pourra-t-il opposer à l'embrigadement ? A la mobilisation ? Si le devoir de l'écrivain est effectivement de "concourir à produire certains changements dans la société qui l'entoure", pourquoi cette société, par la bouche de ses chefs — lesquels savent mieux que lui ce qui convient à cette société — ne pourra-t-elle pas lui imposer ses pages d'écriture ? Au nom de quoi l'écrivain engagé du monde occidental condamnerait-il son collègue mobilisé de l'autre côté du rideau de fer ? Moi, je le confesse, je ne vois pas. Sans doute ne suis-je pas assez en situation !

Pour conclure, il n'en reste pas moins qu'un écrivain qui sacrifie son temps à de nobles causes temporelles mérite un grand coup de chapeau . . . pour son courage civique. Comme tout citoyen courageux. Mais lui en faire un mérite particulier — donner du génie à Brasillach parce qu'il est tombé sous les balles de l'Epuration — cela me semblera toujours contraire aux intérêts véritables de la littérature. Le devoir de l'écrivain est d'avoir du talent. Tout le reste n'est pas littérature !

★

JEAN DALLAIRE, L'IMAGIER

Guy Viau

LE vocabulaire du critique d'art — tout comme son jugement, va sans dire — est sujet à caution. Les mots un tant soit peu techniques qu'il doit employer sont déformés. Ils ont pris des acceptions particulières selon les clans et les coteries, ils se sont lentement vidés de leur sens originel. Ainsi, pour présenter la peinture de Jean Dallaire, il faut recourir à des appellations, des qualificatifs qui, dans le charabia du milieu, sont devenus péjoratifs et dégradants.

Dire par exemple de Jean Dallaire qu'il est un imagier, c'est laisser entendre qu'il se complaît dans le parisianisme frivole et la fantaisie frelatée, moitié irréalité, moitié niaiserie, des décorateurs ornemanistes. Or, il est vrai que Dallaire adopte volontiers le style "tapisserie" comme il abonde aussi dans un surréalisme d'arrière-garde, dalinien et démodé. Bref, il utilise une langue picturale de conventions. Dallaire parle cubisme, surréalisme et décorativisme tout comme tel écrivain parle français, anglais et italien. De là, toutes les méprises, mais méprises impardonnables. Comment lui reprocher de n'avoir pas lui-même inventé le véhicule qu'il emprunte ? Comment feindre de croire et prétendre que le peintre doit créer de toutes pièces son propre langage ? Les artistes d'une époque sont étroitement tributaires les uns des autres et de ceux qui les ont précédés. Que par tempérament ou par opportunisme, ils s'installent dans une tradition bien définie ou qu'ils s'aventurent à la pointe d'une avant-garde ne change rien, en définitive, à la portée de ce qu'ils ont à nous dire. Les divers maniérismes de Jean Dallaire ne doivent donc pas nous tromper. On trouve bien chez lui quelques oeuvres qui ne sont que de purs exercices de fabrication. Mais le plus souvent, Dallaire s'affirme merveilleusement lui-même au moyen et au-delà de ces maniérismes.

Imagier, Dallaire l'est comme on l'entendait des peintres et sculpteurs de ce Moyen Age dont il participe par l'esprit d'enfance, le consentement au rêve et le goût de la farce. Imagier, il l'est davantage encore dans le sens où l'on dit d'un poète qu'il a le don de l'image. Il a le don d'imaginer, dans le rêve et la fantaisie, des êtres, en un sens, plus vrais que nature, puisqu'il les déclare de toute sa tendresse et son humour, puisqu'il les baigne dans l'exacte lumière de sa poésie. Car sous son baroquisme, ses airs gavroches, son ironie, son apparente naïveté se cache une âme de poète, capable d'une attention fervente aux êtres et aux choses. De là vient, je crois, son goût d'un métier méticuleux, infiniment patient, qu'il faut d'ailleurs regarder avec une égale attention, presqu'à la loupe.

Dallaire n'en possède pas moins le sens du monumental. De grandes compositions le démontrent et même ses portraits sont vigoureusement échafaudés, comme s'ils étaient construits avec des madriers. D'autres, très linéaires, sont comparables en finesse et en humour à certains *Paul Klee*.

Dallaire est parfois tenté par l'abstraction qui lui fournit un espace plus libre où exercer sa fantaisie. *"Mobiles flottants"*, *"écritures qui flottent"*, dit-il lui-même de ses constructions très légères, au rythme frémissant.

Par sa versatilité et, surtout, par sa finesse inventive, sa verve, sa fraîcheur inaltérable, Dallaire est une "présence" exceptionnelle dans la peinture canadienne.

★

UN FESTIVAL DE BIENFAISANCE

Yerri KEMPF

LA compagnie des Satellites, qui a ouvert les feux du Festival dramatique à la Comédie Canadienne, a surtout consacré le travail d'une équipe : Germain (décors et costumes) et Jean Perraud-Gilles Normand (mise en scène). En effet, le texte choisi ne relève que d'assez loin du théâtre. "L'A.B.C. de notre vie" est un poème dramatique, probablement conçu pour la radio, d'inspiration unanimiste — ce qui le situe assez loin des préoccupations actuelles de l'avant-garde ! Il aura cependant permis à l'équipe citée plus haut d'accomplir d'admirables prouesses visuelles : dès le lever du rideau, le public a éprouvé un choc de grande classe. Les inventions de la mise en scène, souvent heureuses, ont contribué à donner à l'A.B.C. du petit lyrisme de Tardieu une dimension inattendue. Les sacrifiés de l'aventure, ce sont les comédiens, bien qu'Yvon Deschamps ait trouvé là l'occasion de prouver aux moins avertis son intelligence, sa sensibilité, sa personnalité en somme. Aussi la désignation de cette troupe pour aller défendre les couleurs de la Province aux finales du Festival s'imposait. Car le reste — je ne parle que des spectacles de langue française — était franchement lamentable.

Ainsi une troupe a trouvé moyen de présenter l' "Antigone" d'Anouilh en costumes d'époque ! Et quelles époques... car il y en avait plusieurs ! Et tout ça d'une laideur à faire pleurer. Cela est d'autant plus inadmissible qu'Anouilh a conçu son adaptation en vue d'une modernisation agressive. C'est même le mérite le plus évident de son travail, car ce qui reste de la fatalité grecque est si peu que rien.

Quant à la pièce de M. Paul Gauthier, elle a "achevé" le festival. Moi qui suis un vétéran du théâtre, j'ai rarement entendu déverser sur une scène une telle suite de lieux communs. Ils arrivaient par tombereaux. Ça se passe à la campagne, il est vrai ! A la fin du drame, au troisième acte, la Mort arrive enfin cueillir le héros qui était justement interprété par l'auteur. J'ai failli m'écrier : "Pourquoi viens-tu si tard ?"

Et pourtant, on a distribué des prix : une vraie fête de charité ! J'avoue que je ne vois pas l'avantage qu'il y a pour le théâtre à encourager l'aberration, le mauvais goût et l'absence de talent.

Festival d'Adieu à la Boulangerie

Le sort en est jeté : les Apprentis Sorciers vont quitter la Boulangerie ! Je le regrette un peu, car j'aimais beaucoup l'endroit. Petit, exigu même, ce théâtre a été pour moi le lieu théâtral le plus "habité" de Montréal. Saison après saison, les oeuvres y éclorent, toujours ferventes, parfois uniques : on ne verra jamais plus les Oeufs de Ionesco couvés avec autant d'allégresse ! Ce souvenir reste pour moi celui du spectacle-type des Apprentis. Il avait coûté $30. de décor. Oui, $30. C'est que la beauté n'est pas forcément une question de gros sous. Qu'on n'aille pas voir là une condamnation pure et simple de "l'autre théâtre"! Les rapports entre amateurs et professionnels ont déjà fait couler assez d'encre et assez de fiel. Comme si ce qui importait le plus, ce n'était pas de servir le mieux, chacun selon ses moyens, le Dieu des Planches ! Cela me rappelle la question pour le moins curieuse que Mme Françoise Faucher posa l'autre jour à Jean-Guy Sabourin, le représentant des Apprentis, au cours de l'émission Carrefour : "Que reprochez-vous au théâtre professionnel ?" Tiens, tiens, me suis-je dit, ce sont donc des pauvres qui en veulent aux riches ! Il est vrai que Jean-Guy avait l'air encore plus surpris que moi... J'étais soulagé car, de toute évidence, ce ne sont sûrement pas les riches qui envient les pauvres !

Avant de s'installer ailleurs, les Apprentis ont voulu donner comme un Festival d'Adieu et, à quelques jours d'intervalle, trois spectacles se sont succédé à la Boulangerie. Le premier, "Les nuits blanches de Saint Pétersbourg", reste fidèle au courant profond de leurs recherches habituelles. Il s'agit d'une mélopée un peu sourde et très intérieure d'une âme que la vie dédaigne et qui s'offre des aventures imaginaires. Une banale rencontre avec une jeune fille va lentement colorer cette âme que nous voyons se gonfler comme une de ces bulles de savon que les enfants aiment souffler vers le soleil. Ici, ce serait plutôt vers la lune, la lune des poètes romantiques. Grâce au jeu ému des deux interprètes, nous la suivons avec compassion cette bulle, cette âme. C'est d'une exquise candeur. Il y a là une irisation délicate, tendre, qui contient en germe les fureurs slaves dont Dostoïevsky sera dans ses oeuvres de maturité l'observateur halluciné. Nous sommes au bord d'un univers naïf, cruel, pathétique. Nous n'osons respirer, tant la bulle a l'air fragile. Le public garde un silence religieux, quand une voix tout à coup appelle la jeune fille. C'est la voix du Réel. La jeune fille s'enfuit rejoindre l'homme aimé et la bulle éclate... C'est déchirant comme une peine d'enfant. Il n'y a pas de mots. Si, il y a ceux de l'auteur de la "Maison des Morts". De cette aventure somme toute banale, Dostoïevsky tire une leçon de profonde sagesse : "Merci pour cet instant de joie qui illuminera toute ma vie, s'écrit le jeune homme abandonné. Et nous aussi nous restons illuminés.

Le second spectacle nous fait connaître un nouvel acteur : René de Obaldia. Il s'agit en quelque sorte de l'Edmond Rostand du théâtre d'avant-garde. Pour l'auteur des "Impromptus à loisir" l'absurde reste au niveau des mots qui prolifèrent joyeusement, se livrent à mille cabrioles. Les personnages demeurent conventionnels et servent de perroquets aux inventions verbales d'Obaldia. La cocasserie y cède parfois la place à l'effusion lyrique et le sarcasme jaillit de l'émotion. C'est un coquetel fort excitant et qui provoque une douce hilarité. D'autant plus que les interprètes s'en donnent

à coeur joie, surtout la jeune apprentie rousse qui a été la révélation de la soirée. Il s'agit d'une "nature" comique exceptionnelle. Je recommande tout particulièrement sa création dans "L'azote", impromptu qui a en outre le mérite de nous montrer le héros militaire dans toute sa splendeur. C'est de la haute satire et d'une liesse impayable.

Le troisième spectacle, "La fontaine aux saints" de Synge pose une fois de plus l'irritant problème du théâtre poétique : la poésie passe-t-elle oui ou non la rampe ? D'autant plus qu'il s'agit ici de poésie traduite et que j'ai déjà des doutes sur toute traduction en soi ! Bref, la soirée ne s'est pas achevée dans l'enthousiasme. Pourtant les Apprentis jouent dans le style qui convient et, par moment, les mots brillent, vers luisants vite effarouchés. La moralité de la pièce est qu'il vaut mieux être aveugle pour apprécier la vie. Peut-être faudrait-il être sourd pour apprécier ce théâtre!

Une "Idiotte" inoubliable au théâtre Stella

"Je nourris une admiration sans borne pour le talent de Monique Leyrac. Chacune de ses apparitions sur la scène m'enchante. Que ce soit en goualeuse 1900 ou en héroïne moderne, toujours sa présence illumine les planches. Elle a de l'esprit dans le moindre de ses gestes et elle possède le rare talent de paraître inventer sous nos yeux un texte qui pourtant n'est pas d'elle. Bref, c'est une très grande comédienne." Je recopie ces lignes dans Cité libre No 29 d'Août-Septembre 1960. C'était la première fois que j'avais l'occasion de parler de l'extraordinaire "Idiote" qui triomphe en ce moment au Stella. J'ai recopié ma prose parce que je n'ai rien d'autre à dire, sinon que c'est encore un peu plus vrai aujourd'hui si possible : Monique Leyrac est une comédienne stupéfiante. Oui, dans la pièce d'Achard, elle m'a stupéfié. Elle incarne l'héroïne de la pièce avec une maestria, une candeur, une vérité confondante. La grande Annie Girardot s'est taillée à Paris dans le même rôle un triomphe qui date dans la carrière d'une comédienne. Eh bien s'il est probable que son interprétation n'était pas inférieure à celle de Monique Leyrac, je suis convaincu qu'elle ne lui était pas non plus supérieure. Différente sans doute. Mais il s'agit de deux "bêtes de théâtre" qui réinventent pour nous la liberté à l'endroit même où elle semble au départ exclue : la scène ! Ceci dit, toute la représentation est placée sous le signe de la réussite : M. Loïc Legouriadec a su choisir pour chaque personnage l'interprète idéal. Ses indications de scène sont d'une précision qui donne tout le poids au texte. Celui-ci est d'une habileté consommée. A la lecture, la pièce m'avait paru bien faite, mais quant au contenu... Et puis, maintenant, après l'avoir vue si bien interprétée, je me pose des questions. J'y ai découvert entre autre une critique sociale très dure qui devrait enchanter un marxiste averti ! Le poète de "Voulez-vous jouer avec moâ ?" devenu chantre de la lutte des classes ! Ce n'est pas une des moindres surprises de la soirée. En tout cas, il faut avoir vu "L'idiote". C'est un exploit éblouissant !

Au Théâtre-Club, les roses rouges de Sean O'Casey pour Albert Millaire !

Sean O'Casey, voilà un auteur selon mon coeur. Il déborde de vie, de lyrisme, d'humour. Il chante d'une voix virile la misère des hommes. Il transfigure Dublin après avoir maudit ses cloaques et ses haillons. Il n'épargne personne tout en serrant tous les malheureux contre sa poitrine. Et qui n'est pas malheureux à Dublin ? Même la superbe du flic doit mordre la poussière à la fin de la pièce. Quelle pièce ces "Roses rouges pour moi !" Un véritable geste épique, jaillie du sang des morts de la grève de 1913. Dix-huit personnages à mouvoir sur la minuscule scène du Théâtre-Club ! Albert Millaire s'en tire à merveille. Il a su insuffler l'élan révolutionnaire à ses camarades. En particulier, cette espèce de bourrasque lyrique qui brusquement emporte les personnages dans une sarabande folle m'a enthousiasmé. Tout à coup Dublin nous tombait dessus et nous offrait ses violettes ! Un grand moment. Il y en a d'autres. La distribution se fond dans l'élan général. Et pourtant je suis sûr que le texte ne nous transmettait que le quart de la truculence originale ! Alors qu'est-ce que ce doit être joué à Dublin, et par des Irlandais ? Les décors de Chiriaeff et la musique de Jean-Marie Cloutier nous y emmenaient cependant tout à fait.

Le Monde, ma chère...

Auteur de quelques uns des titres les plus réussis de notre époque, Françoise Sagan les fait suivre de textes qui vont du roman à la chanson et du ballet à la pièce de théâtre. Et cela au gré de sa fantaisie à multiples facettes. "Château en Suède" ne dépare pas la collection. C'est justement une pièce cette fois-ci, pièce de théâtre et pièce de château... Dans cette pièce accourt, disparaît, réapparaît toute une valetaille stylée, de grande maison, qui obéit au doigt et à l'oeil à l'auteur : ce sont les personnages. Ils participent à une vie factice qui d'ordinaire donne le haut le coeur au Saint Just de la presse engagée. Il s'agit — on l'aura deviné — de la Dolce Vita, ontologiquement condamnée, comme chacun sait. D'ailleurs Mlle Sagan, comme son pseudonyme l'indique, fait elle-même partie de la bourgeoisie en question. Et de la meilleure. Avec papa et Jaguar. Mais Dieu merci, Françoise Sagan pense bien : elle lit l'Express et ne refuse pas à l'occasion de signer la pétition à la mode. Quand elle se marie c'est en secret, avec juste quelques photos dans le magazine confidentiel Match. C'est une brave petite, Françoise, une bonne camarade et qui "assume" son époque...

On sait que les jeunes filles de bonne famille se prêtent volontiers jupes, chapeaux, visons, colliers, amants. Cela fait partie des usages. Françoise n'hésite pas de pratiquer cette charmante habitude dans la confection de sa pièce : elle emprunte une manie à Pirandello, un fauteuil à Sacha (Guitry), une situation à Achard, un mot à Jeanson (Henri), une mécanique à Feydeau, le tout saupoudré d'arsenic américain... et "agiter avant de s'en servir ! Déguster froid !" Le tout n'est d'ailleurs pas désagréable. On a parfois un certain sourire... Il y a un charme saganien qui existe, qui est indéniable. Aussi ne peut-on que hausser les épaules devant certaines insinuations... Oui : il y a quelques personnes qui chuchotent que la pièce aurait été retouchée par un auteur célèbre... Les gens sont vraiment méchants ! Comme si "Château en Suède" n'était pas le type même de la première pièce avec toutes ses maladresses ! Une première pièce que B. Poirot Delpech, nous apprend le programme, a "passionnément aimé". Oui, le Poirot du Monde ! Et vous savez, le Monde est un journal sérieux. Qui ne publie pas n'importe quoi. C'est le Quotidien d'information. Et Brigitte — non, pas Bardot — Auber a un décolleté exquis! Comme en plus elle a aussi beaucoup de talent, on ne perd pas tout à fait sa soirée.

★

Le Syndicat Coopératif d'édition Cité Libre

Pour marquer son dixième anniversaire, en janvier 1960, *Cité Libre* s'est réorganisée. Non contente de faire peau neuve dans sa présentation, la revue a adopté un nouveau rythme de parution. Elle est devenue mensuelle. Au plan administratif, elle constitue une coopérative d'édition en bonne en due forme.

Les membres, actionnaires de la coopérative, sont donc les propriétaires de la revue. Réunis en assemblée générale annuelle, ils élisent un conseil d'administration qui, à son tour, choisit le directeur de la revue. Tous les abonnés sont reconnus comme membres auxiliaires de la coopérative et invités à l'assemblée générale annuelle.

Le conseil d'administration, élu lors de l'assemblée générale du 18 novembre 1961, est formé des personnes suivantes:

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

PRÉSIDENT :
Jean Dostaler

VICE-PRÉSIDENT :
James Hodgson

SECRÉTAIRE :
Claude Longpré

TRÉSORIER :
Yves-Aubert Côté

ADMINISTRATEURS :
Benoît Baril
Jacques Hébert
J.-Z.-Léon Patenaude
Gérard Pelletier
Pierre-E. Trudeau

COMITÉ DE SURVEILLANCE :
Roland Parenteau, président
Marc Lalonde
Jean Marchand

ARCHIVISTE :
Pierre Tanguay

VÉRIFICATEUR :
Jean-Guy Rousseau, C.A.

PIERRE TANGUAY
6612 VIAU
MONTREAL 36 PQ CAN

"Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication."

AU MAÎTRE DE POSTE, S.V.P.,

si non réclamé, retourner après cinq jours à : CITÉ LIBRE, C. P. 10, Montréal 34.

PORT PAYÉ À MONTRÉAL